

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

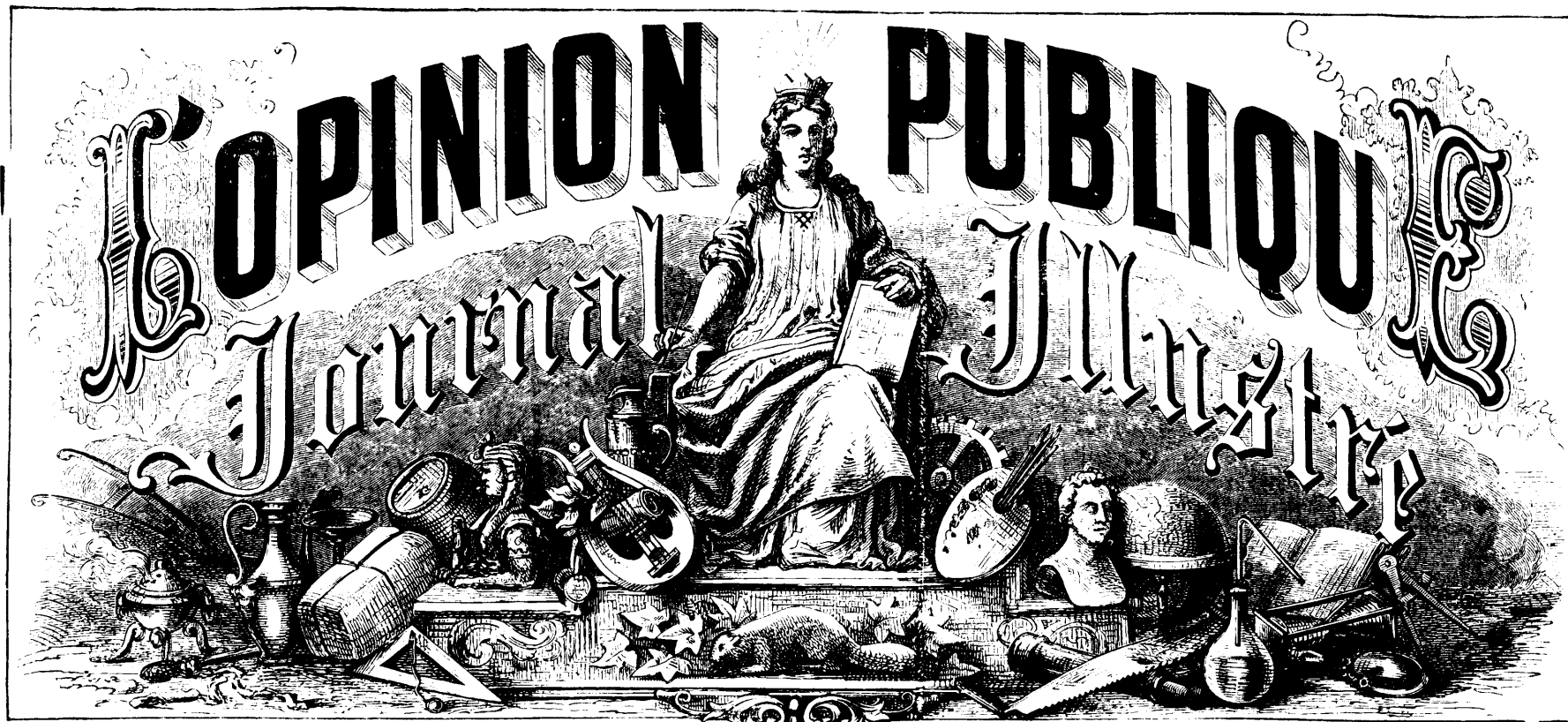
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. V.—No. 37.

MONTREAL, JEUDI, 10 SEPTEMBRE 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PRIX DU NUMERO, 7 CENTS.

A PROPOS DE COALITION

Sur la foi d'une dépêche télégraphique adressée de Québec à la *Minerve* et de certaines rumeurs qui avaient cours à Montréal, nous avons publié les noms des successeurs probables ou possibles du ministère Ouimet. Nous avons donné deux listes, et *L'Événement* feint de croire qu'elles sont de notre cru. Mais c'est trop d'honneur nous faire. *L'Opinion Publique* est plus modeste et ne pense guère à démolir ni à édifier les cabinets. Nous laissons cette tâche aux feuilles quotidiennes, qui s'y emploient du reste en bonne conscience, aux journaux de combat qui, tenant sans cesse la campagne, mettent le feu à leurs batteries tous les matins. Eussions-nous des velléités de prendre part à la lutte, que la prudence nous le déconseillerait, car ne pouvant faire qu'une seule étape par semaine, nous serions dans des conditions d'infériorité notable même contre ceux qui, comme notre confrère, combattent à coup d'épingles, mais peuvent frapper tous les jours. Cette paix ne nous pèse aucunement, et nous la chérissons davantage en devinant sous certaines provocations la secrète envie de nos confrères fatigués et ennuyés de leurs propres disputes. Les poètes seuls entrent l'arme au poing dans notre demeure pacifique : encore ne s'en prennent-ils le plus souvent qu'à Victor Emmanuel, à la perfide Albion, ou à la lune.

Mais *L'Événement* va plus loin et trouve qu'ayant conseillé si souvent l'union des partis politiques, nous avons tort de donner de la sorte des listes exclusivement conservatrices. S'il nous attribuait trop d'ambition il y a un instant, il nous suppose maintenant trop peu de bonne foi. Nous ne méritons

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Lorsque nous avons prêché l'union, notre confrère a été le premier à dire que cette idée nous était venue seulement après la défaite du parti conservateur, et toute la presse libérale a répété cela après lui. On se trompait, car nous avions écrit dans le même sens dès 1872 ; mais nous ne voudrions plus nous exposer à semblable reproche, et *L'Événement* respectera ce scrupule. On dit que les conservateurs sortent dans une condition plus ou moins précaire depuis ce qu'on a appelé leur récente tentative de suicide : si nous choisissons ce moment pour recommander une coalition, il y a cent à parier que nos confrères nous attribueront de nouveau des vues intéressées. On trouvera bon que nous échappions à cette critique.

D'ailleurs, la croisade se poursuit tout de même. Le *Nouveau Monde* et le *Courrier du Canada* échangent en ce moment des propos fort édifiants, et que nous approuvons grandement, ce qui devra rassurer *L'Événement* sur notre compte. L'union sur les principes, sur le terrain sacré de la religion et de la nationalité, voilà un projet qui rassemblera tôt ou tard sous un même drapeau tous les honnêtes gens, en faisant taire les convoitises et les intérêts particuliers qui sont la principale cause de nos divisions actuelles.

Oserons-nous l'avouer ? nous augurons mieux de ce projet à Ottawa qu'à Québec. Dans le parlement fédéral notre infériorité numérique devra nécessairement un jour ou l'autre nous rappeler au sentiment du devoir ; le danger sans cesse renaissant, des leçons souvent répétées rendront la vue aux aveugles et du cœur à ceux qui en

avaient jadis. Dans la législature provinciale la situation est différente. Nous y sommes en majorité ; ce n'est donc pas un crime de lèse-nationalité de nous y quereller, et nous sommes trop français pour ne pas en profiter. Peut-être même vaut-il mieux qu'il en soit ainsi : notre esprit chicanier a besoin d'un exutoire, et si nous nos humeurs nationales trouvent une issue à Québec, peut-être serons-nous moins fiévreux en arrivant à Ottawa. Nous recommandons cette théorie, ou ce paradoxe, à *L'Événement*.

Toutefois il ne sera pas dit que nous n'avons rien fait pour l'union dans les circonstances actuelles. Aux libéraux d'Ottawa et aux conservateurs de Québec nous recommandons fortement d'appeler M. Hector Fabre au Sénat ou au Conseil Législatif. C'est tout ce que nous pouvons faire, mais nous le faisons avec plaisir.

OSCAR DUNN.

DE L'ORIGINE DES BANQUES

Les nations qui se sont formées sur le continent américain sont vraiment privilégiées : elles sont nées majeures, elles n'ont connu ni l'enfance et sa faiblesse, ni l'adolescence et ses études, ni la tutelle et ses entraves ; elles se trouvent dès leur naissance, en possession de toute l'expérience de leurs ancêtres, revêtent la robe virile, vont au forum.—discutent les intérêts du pays et prennent place au congrès des nations sans qu'un doute s'élevé sur leur droit d'y paraître.

Fières du domaine qui leur échoit, elles usent de leurs droits, sans en rechercher l'origine, elles acceptent les dons, les legs du passé, sans remonter à la source, elles font acte de propriétaire sans même examiner comment la propriété est venue en leurs mains.

Ce domaine, ces droits, ces dons gratuits, ont coûté bien cher aux ascendants : qu'importe, elles sont en possession, en pleine jouissance et ne craignent point de revendication. Mais le gouvernement représentatif, ce droit inattaquable à leurs yeux de se gouverner soi-même, savent-elles que de siècles l'acquisition de ce droit a coûté à leurs pères ? Savent-elles que ces deux grandes libertés : la liberté civile et la liberté politique n'ont été conquises que par une lutte qui s'est prolongée six cents ans ? Savent-elles que d'effort, que d'énergie, que de sang ont été dépensés entre ces deux époques, celle de l'institution des Communes par Louis le Gros et la grande charte d'Angleterre, et celle de la déclaration de l'indépendance des Etats-Unis et de l'assemblée du premier parlement du Bas-Canada ?

Ce grand privilège, cette somme de liberté, aujourd'hui acquise et que rien ne peut détruire, qu'ont fait les nations de l'Amérique du Nord pour l'obtenir ? Selon l'expression de Beaumarchais, elles ont pris la peine de naître ; les conquêtes civiles et politiques de leurs pères ; les conquêtes scientifiques non moins importantes, l'éclat de la civilisation et des arts ; tout leur vient comme de droit, et sans attaches dans le passé ; elles n'ont qu'à marcher devant elles et user des ressources que les vieilles nations d'Europe leur ont préparées.

Dans l'ardeur de leur sang jeune et vigoureux, en présence des défaillances et des lenteurs des nations européennes, dans le chemin du progrès, qu'elles n'oublient pas que celles-ci, ont dans la lutte si longue, dépensé une

partie de leurs forces vives ; que les traditions et les vieilles coutumes sont des entraves difficiles à rompre, que se détacher du passé est parfois impossible et qu'elles ont peut-être préparé par leurs victoires, une forme de gouvernement dont l'épanouissement n'est possible que sur un sol nouveau.

En dehors des institutions politiques, n'est-il point un grand nombre d'autres avantages dont nous jouissons et que nos pères ont préparés, sans que nous connaissions l'origine, le progrès et le développement qu'ils ont subi, avant d'arriver en nos mains si parfaits et si simples ?

Prenons, par exemple, les Banques ; tout le monde parle des banques, tout le monde sait ce que c'est qu'un chèque, tout le monde s'en sert, et il semble que l'institution des banques soit une chose si simple, qu'il est inutile de s'enquérir de leur origine ; il n'est pourtant pas de sujet plus complexe car il touche au crédit des nations, au crédit de chaque producteur, et sans l'action des banques, l'industrie et le commerce s'arrêteraient immédiatement. Etudions donc leur formation, leur raison d'être et la nature des services qu'elles rendent.

Le sujet est abstrait, aride même et pour excuse au lecteur nous lui suggérons ce remède, que donne Jean-Baptiste Rousseau, contre les écrits peu amusants :

Rendons-les courts en ne les lisant pas.

..

A l'origine des sociétés, l'homme ne consommait que ce qu'il avait produit ; qu'il vécut de son champ, ou qu'il vécut de sa chasse, ou de sa pêche, la limite de sa consommation était sa production et il ne produisait pas plus qu'il ne consommait. Plus tard, sa convoitise se réveilla, il désira avoir des choses qu'il ne produisait point lui-même, ou bien, il avait un surplus de production que ses voisins n'avaient point, tandis qu'eux, avaient un surplus d'une chose qui lui manquait, ils firent un échange. Ce fut là la première forme de l'échange, le premier degré de la circulation du produit, le troc. Il a lieu encore dans les pays primitifs, parmi les pionniers de l'Ouest,—on échange quelques livres de laine contre un autre produit, quelques pelleteries contre de la poudre, forme barbare de l'échange et circulation pleine de lenteurs, car elle exige le déplacement immédiat et l'échange direct des produits, sans offrir de base certaine à leur évaluation comparée.

Bientôt à cette circulation des produits, qui ne se faisait que par l'échange d'un produit contre un autre, vint se substituer une circulation nouvelle qui fut un progrès : on avait extrait de la terre, en quantités minimes, par des travaux lents et pénibles, certains métaux auxquels leur rareté et la production limitée et coûteuse donnaient une valeur intrinsèque, ils présentaient de grands avantages, ils se divisaient aisément, ils gardaient sous le plus petit volume, une valeur relative, ils avaient l'avantage de ne point se déprécier et d'être presque inaltérables ; ces métaux sont l'or et l'argent, et ayant une valeur en eux-mêmes, ils devinrent les produits types, ceux auxquels se mesura la valeur des autres produits.

L'intervention des métaux précieux fut dans les échanges le second progrès de la circulation et ce fut un progrès immense. Convertis en monnaie, ils furent la valeur intermédiaire qui servit aux échanges : grâce à la monnaie, le prix, l'estimation de la valeur relative de

chaque produit reçut sa définition, et en quelque sorte son nom intelligible dans la langue universelle de l'échange. Grâce à la monnaie, la circulation des marchandises fut affranchie des embarras et des lenteurs de l'échange direct. Le producteur, en vendant son produit, c'est à dire en le troquant contre de l'or ou de l'argent, eut désormais entre les mains une valeur contre laquelle tous les produits s'échangeaient, et qui lui donnait par conséquent le pouvoir d'acquiescer, quand il le voudrait et où il le voudrait, ceux qui lui étaient nécessaires. Ainsi l'apparition des métaux précieux et de la monnaie, c'est une communication mutuelle ouverte entre toutes les marchandises, c'est la circulation universelle des produits régularisée.

Avec l'accroissement de la population, avec la civilisation qui se répandait de plus en plus, de nouveaux besoins naissaient, et le moment arriva où l'or et l'argent ne furent plus une circulation suffisante, pour les nécessités de la production. Le crédit, cette nouvelle forme de l'échange allait naître.

Ici, nous devons remonter à la source, pour justifier cette création nouvelle du crédit; trois éléments concourent à la production des richesses, le travail, les agents naturels, le capital: le travail, c'est-à-dire les hommes consacrant à la production les efforts de leur intelligence et de leurs bras; les agents naturels, c'est-à-dire la terre avec les produits qu'elle donne, avec les richesses minérales extraites de son sein; le capital, c'est-à-dire la portion des produits du travail antérieur que les hommes ont conservé et que nous avons appelé dans un article précédent: la richesse.

Que représente le capital dans toute entreprise? Il représente la somme des avances que cette entreprise est obligée de faire jusqu'à l'époque de l'achèvement et de la vente du produit. Dans l'industrie, cette avance se décompose en deux parts: la portion de capital immobilisée dans la construction de l'usine et l'achat et installation des machines: c'est le capital fixe; l'autre portion employée à l'achat des matières premières et au salaire des ouvriers jusqu'au moment où, par la réalisation du produit, le moyen de continuer les avances en achats de matière première et en salaire sera retrouvé: c'est là le capital de roulement. Dans le commerce proprement dit, qui se borne à l'échange des produits, le capital fixe est insignifiant, le négociant n'a besoin que d'un capital de roulement: à l'aide de ce capital, il rembourse au fabricant ses avances en lui payant ses produits et il doit proportionner son capital au chiffre de ses achats et au temps nécessaire à l'écoulement de ses marchandises.

Nous avons vu que les métaux précieux et la monnaie rendaient bien possible l'échange entre toutes les marchandises, mais tant que la vente était réduite au troc immédiat du produit contre la monnaie, la production était nécessairement limitée par la quantité de monnaie qui lui servait d'intermédiaire; ainsi le producteur ou le négociant qui avait converti son capital en une marchandise ne pouvait recouvrer la disponibilité de son capital et l'employer dans une opération semblable avant que la marchandise ne fut absorbée par la consommation, et que la valeur ne lui en revint sous forme de numéraire. Dans de pareilles conditions, le développement du travail et des échanges était assujéti à des interruptions et à des lenteurs ruineuses.

Enfin le crédit avec l'effet de commerce fut créé, et là commence la troisième phase dans le développement de l'échange.

L'invention des Juifs et des Lombards du moyen âge, l'effet de commerce, (billet à ordre ou lettre de change) débarrassa le travail et la circulation des produits de cette lourde entrave. Pierre vendit à crédit à Paul sa marchandise. Par contre Paul donna à Pierre un billet à ordre s'engageant à lui payer la valeur de sa marchandise à une époque fixe, basée sur le temps nécessaire pour rentrer lui-même dans la valeur du produit employé. Pierre, muni du billet à ordre qu'il endosse, vend ce même billet à Jean, qui lui fait une avance équivalente à celle faite à Paul, et Pierre applique immédiatement cette avance à la continuation de sa production. Voilà sous sa forme la plus simple le mécanisme du crédit commercial. L'évolution du capital qui circule de la production à la consommation se répète autant de fois que l'opération de crédit se renouvelle. Le crédit communique ainsi au capital une activité qui n'a de limite que les forces de la production d'un côté et les facultés de la consommation de l'autre.

L'effet de commerce ne prit point la place de la monnaie, seulement l'effet de commerce économisa et perfectionna l'usage de la monnaie—la monnaie resta le dénominateur de la valeur des produits.

Ainsi à côté du producteur et de l'acheteur du produit, apparaît une autre personne, l'escompteur, c'est-à-dire, un capitaliste ayant réalisé son capital en numéraire et vendant l'usage de ce capital pour un temps donné, ayant en garantie l'effet de commerce signé par l'ache-

teur, endossé par le vendeur, mais le crédit commercial était encore livré à l'action individuelle des détenteurs de capital disponible, il était donc soumis à des incertitudes compromettantes, à des restrictions arbitraires et à des conditions onéreuses.

Le service du crédit fit un grand progrès, lorsqu'il devint l'objet d'une profession spéciale, celle des banquiers. Les banquiers furent les intermédiaires entre les producteurs qui avaient à acheter du crédit et les détenteurs de capitaux disponibles qui avaient à en vendre, les uns apportaient leurs billets à ordre, leurs lettres de change; les autres leurs fonds disponibles. Le banquier avec son propre capital escomptait le papier au producteur, ré-escomptait le même papier au capitaliste, rentrait ainsi dans ses fonds et renouvelait l'opération. Le jeu naturel de ces divers intérêts centralisait les ressources du crédit et étendit son action; ce n'était point encore assez. L'industriel et le négociant étaient en définitive entre les mains du banquier qui, lui, était entre les mains des capitalistes. En définitive la base restait la même quoiqu'élargie. Le crédit restait soumis aux variations, aux vicissitudes des situations, des intérêts et des calculs individuels.

Plus de progrès encore et les banques furent créées. La dispensation du crédit commercial fut placée sous la garantie de l'intérêt collectif et les banques publiques d'escompte et de circulation se formèrent.

Les banques sont des sociétés anonymes en commandite et par actions. Leurs fonctions, dans leur constitution actuelle, sont d'être à la fois banques d'escompte, de dépôt et de circulation.

Comme banques d'escompte, elles ont pour mission d'escompter les effets de commerce de la place ou des places comprises dans le cercle de leur action, elles entretiennent un réservoir de crédit constant, accessible à tous, à des conditions modérées, égales pour tous.

Comme banques de dépôt, elles reçoivent les sommes qui leur sont versées par leurs clients à la charge d'acquiescer les dispositions faites sur elles par les auteurs de ces dépôts jusqu'à concurrence des sommes déposées, enfin elles opèrent pour compte de leurs déposants, le recouvrement des effets qui leur sont remis.

Comme banques de circulation, elles émettent, dans une certaine proportion de leur capital, des billets payables à vue et au porteur. C'est dans l'émission et la circulation de leurs billets, que les banques trouvent le moyen d'assurer au crédit la continuité et l'expansion progressive dont il a besoin.

Une fois le crédit du billet de banque établi, lorsque la confiance publique, croyant à la promesse de remboursement à vue et au porteur qu'il exprime, l'accepte et l'emploie comme intermédiaire de circulation dans les échanges, le mécanisme du crédit commercial est complété.

L'escompte est l'opération la plus importante des banques puisqu'elle est leur raison d'être. Escompter des effets de commerce, c'est en aciver la circulation, c'est secourir du même coup la multiplication du produit et des échanges, c'est augmenter la puissance reproductive du capital de roulement de l'industrie et du commerce, c'est encourager le développement du travail.

Nous connaissons maintenant la fonction des banques, auxquelles appartient l'empire du crédit.

Voilà ce que l'Europe a donné aux jeunes nations de ce continent. Dans leurs progrès rapides en industrie et en commerce, dans les facilités de leurs transactions, qu'elles se souviennent de ce qu'a coûté à l'Europe de temps et d'efforts, l'instrument si parfait de crédit et de circulation remis entre leurs mains.

LOUIS RICHER.

LES VANDALES D'AUJOURD'HUI.

Monsieur le Rédacteur,

Je vous prie dans l'intérêt de tous, de reproduire la traduction d'un article que le célèbre historien américain — j'allais dire canadien — M. Francis Parkman, vient de publier dans le "Daily Globe" de Boston. Puissent ces réflexions si vraies d'un penseur étranger faire ouvrir les yeux de ceux à qui elles s'adressent, et mettre fin à une destruction sacrilège et insensée.

Votre dévoué

JOSEPH MARMETTE.

"Je me rappelle encore l'étrange impression qui frappa ma jeune imagination, il y a quel que trente ans, lorsque j'aperçus, du pont du vapeur, au soleil levant, le roc escarpé de Québec avec ses remparts, ses batteries et les sentinelles aux habits rouges, dominant les toits et les pignons serrés de la vieille et bizarre ville qui s'étend au-dessous. Avec quelle émotion je gravis la côte Lamontagne et passai sous les voûtes de la porte Prescott surmontée de son blockhaus et flanquée de murailles au-dessus desquelles s'allongeaient le cou des noirs canons de fonte! C'était, de ce côté-ci de l'Atlantique, un point de vue de l'Europe, sous son aspect le plus pittoresque.

Depuis un an ou deux, un démon, aussi ridicule que malfaisant, a pris possession de cette ville historique. Je ne puis condamner la démolition des quatre vieilles portes, tout inté-

ressantes qu'elles pussent être. Ces changements étaient nécessaires par des raisons solides et pratiques, chacune de ces portes entravant la circulation. Les fossés et les ouvrages extérieurs de la porte Saint-Louis offraient un merveilleux refuge aux vauriens, et, une fois la nuit venue, les dames ne passaient point par là sans danger. Ces portes ont été rasées et je l'avoue, quoique à regret, assez à propos. Mais, l'autre jour, en voyant deux Irlandais, accompagnés d'un tonnerre tiré par un cheval, démolir à coups de pioche et de pique le rempart qui reliait autrefois la Porte Hoop à la Porte du Palais, j'éprouvai une véritable sensation de dégoût. La plus grande partie du vieux mur, en cet endroit, avait été nivelé et élevé à plein tonnerre. Dans quel but, il n'est guère aisé de le dire. Ici le rempart longe le bord de la falaise et ne peut empêcher aucune amélioration possible.

J'apprends que l'on médite de folles démolitions du même genre d'autres parties des murailles également inoffensives. Les conseillers de ville ont l'ambition de rivaliser avec Montréal, à cette différence près que ce sentiment ne paraît pas les pousser à améliorer mais bien plutôt à détruire aveuglément. Les rues sont dans un état déplorable, et le Palais de Justice, brûlé il y a deux ans, apparaît encore en ruine.

Les pères de la cité font seulement preuve de sympathie envers les progrès du siècle, en employant quelques journaliers à détruire ce que la vieille ville romantique offrait de plus intéressant et de plus caractéristique.

Montréal est une belle ville qui prospère, mais les touristes américains ne peuvent voir de telles choses. L'invasion qu'ils font du Canada, chaque année, n'est pas causée par l'attraction des hôtels-palais, ou des boutiques en pierres de taille. Le flot des excursionnistes se dirige sur Québec parcequ'à leurs yeux, c'est quelque chose de nouveau, d'étrange. En effet, c'est une cité unique, et ceux qui veulent anéantir son caractère distinctif devraient comprendre qu'en agissant de la sorte ils portent une grave atteinte à sa prospérité. Ils ne peuvent pas la faire prospérer comme Montréal, mais ils réussiront à diminuer matériellement l'une des sources de sa richesse. L'inondation de touristes peut n'être pas agréable, mais c'est un flot qui fertilise et laisse derrière lui un dépôt d'or. Ce serait un malheur pour la capitale que de détourner ce courant, ce qui ne manquera pas d'arriver si Québec cesse d'être lui-même."

F. P.

EN FUMANT

L'autre jour j'avais intitulé ma causerie "En Fumant," et on l'a trouvée si insignifiante qu'on a juché un titre cruel au-dessus de mon article:—"Insanités."

Le jeudi arrivé, je cours au bureau de poste, je reçois le journal et je cherche bien vite mon titre, mais point. Je me perdis en conjectures, je ne savais que penser, lorsqu'un ami me rencontre et me dit:

—As-tu lu les Insanités de Courte-Heuse?

—Je me recrie, je demande des explications.

—Eh! lis donc *L'Opinion Publique*, mon cher, et tu y verras ce titre en grosses lettres.

Je parcours le journal de nouveau et je vois, *triste dictu*, ce titre significatif.

Mes amis, plaignez-moi, je suis à plaindre; consolez-moi, je me sens triste. On intitule mes écrits des *insanités* et dans ce même numéro on publie le plan d'un asile pour les aliénés à la Longue-Pointe.

Depuis ce jour fatal je me sens tout penaud, tout abattu; les doses d'hellébore, et les douches d'eau froide se succèdent d'heure en heure, et le médecin me dit à son tour, qu'avec un tel régime je serai fou.

Puisqu'on rit de mes calembourgs, comme je ris de ceux des autres, j'en ferai le moins possible; et en revanche, je vais tâcher de dégourdir l'esprit tendu des lecteurs de *L'Opinion*, lorsqu'ils ont médité pendant une heure sur un des articles sérieux d'Oscar Dunn, ou sur une page aérostatique (ma plume a glissé) de Buies. C'est un salmigondis un peu trouble, mais digestif, que je veux vous servir, bons lecteurs; pardonnez si quelquefois l'assaisonnement fait défaut ou si le bouillon est trop court. Sur ce, à table!

Il vient de mourir à Stockbridge, Mass., un homme, un Américain, va sans dire, qui comprenait parfaitement la sagesse du dicton: La prudence est la mère de la sûreté.

M. S. M. Cooper, âgé de quarante ans et 9 mois, croyait (et le malheureux croyait juste en cela) qu'il mourrait dans sa quarante-unième année.

Sous le coup de cette conviction, il se rend à Pittsfield, et fait assurer sa vie pour \$5,000. Le médecin de la Compagnie, procède à l'examen de l'applicant et recommande la *risque*. La Compagnie octroie la *police*, M. Cooper se rend chez un notaire et fait son testament. Ceci se passait deux jours avant qu'il eut atteint sa quarante-unième année.

Trois jours après, en se rendant chez lui, il a des éblouissements, et rendu à sa maison il meurt.

Les administrateurs de l'héritage ont réclamé le montant de la police d'assurance, de la Compagnie Berkshire, mais cette dernière refuse de payer. L'affaire est en cour et le tribunal devra décider si les intentions de Cooper en faisant assurer sa vie n'étaient pas entachées de fraude.

C'est là un fait de plus à ajouter à mille autres pour prouver que les Américains sont éminemment *speculateurs*.

Il est bien juste l'adage qui dit que : les jours se suivent mais ne se ressemblent pas.

Je viens d'en lire l'application dans une jolie anecdote que rapporte le *Galley*.

Le duc de Richmond et Lord Cadogan, étaient deux joueurs, et il arriva un bon jour que le duc de Richmond ne put faire honneur à ses dettes. Pour y remédier il fut décidé que le fils du duc, le comte de March, alors âgé de seize ans, se marierait sur le champ à la fille du lord. Les enfants furent dûment mariés, au grand regret du jeune homme qui ne voulait pas, disait-il, épouser le laïeron qu'on lui offrait pour femme.

Il partit aussitôt après la cérémonie, accompagné de son tuteur, et voyagea pendant plusieurs années.

A son retour à Londres, riche, beau, instruit, il ne s'empressa pas de réclamer son épouse.

Un soir qu'il était avec des amis, au théâtre, une belle jeune dame attira son attention. Il la trouvait charmante et s'extasiait sur sa beauté, lorsqu'un de ses amis lui apprit que l'objet de son admiration était la comtesse de March.

De suite, il alla trouver sa femme dans la loge et se fit reconnaître. Ils s'aimèrent et vécurent heureux.

Combien d'époux prendraient avec plaisir une vacance de trois ou quatre ans, s'ils étaient assurés de trouver à leur retour un joli minois ou une mine moins maussade !

Mais non, plusieurs dans la crainte de ne pas trouver de changements, partent pour ne plus revenir. Hélas !

Quelques vérités pour finir.

Celui qui est trop infatué de lui-même court le risque d'être oublié de ses semblables.

Notre siècle est aux vantards et aux orgueilleux. Quand finira donc ce règne des petites gens ?

Entendu dans un club politique.

L'orateur.—Messieurs, je désirerais avoir des ailes pour voler de village en village et y répandre nos doctrines.

Un malin.—Des ailes, voler, on vous prendrait pour une oie et vous n'auriez pas volé un mille qu'un chasseur vous aurait abattu.

Tableau :

COURTE-HEUSE.

LE MATIN

L'ombre fait place au jour, l'obscurité s'achève,
Le voile se déchire... un jour serein s'élève,
Et répand sa clarté.

Déjà le papillon voltige sur les roses,
Et butine le suc des pétales éclosés,
Aux feux de la beauté

De lumière, bientôt, la terre est arrosée,
Dans le calice ouvert, la brillante rosée,
Scintille et brille encore,
Et la fleur orgueilleuse et toute palpitante,
S'efforce à retenir cette goutte tremblante
Qui penche sur son bord.

La nature déjà, semble toute éveillée,
L'onde pure s'enfuit et court sous la feuillée,
Dans des bords parfumés ;
Le joyeux vermillon, la verte sauterelle,
Fouillent, en devinant cette heure solennelle
Les gazons embaumés.

Chaque note du chant de l'agile fauvette,
Tombe, vibre et s'épand comme une gouttelette,
Concert délicieux ;
Puis mille bruits confus s'échappent de la terre,
Et leur timide voix, comme un brillant mystère,
S'envole vers les cieux.

La fleur qui se ferma, pour s'endormir, la veille,
La fleur aux doux parfums et sourit et s'éveille,
En regardant la nuit ;
Tandis que le lys blanc, à la blanche parure,
Se relève et se tait, méprisant ce murmure,
De l'ombre qui s'enfuit.

Mille parfums, baignés d'une teinte azurée
S'élèvent lentement vers la voûte éthérée,
Comme un divin encens,
Tout se tait, tout respire... et la nature entière,
Bégaye, en se courbant, une faible prière,
En de simples accents.

Ce fut Dieu qui créa toutes ces belles choses,
Ce fut Dieu qui donna le teint vermeil aux roses,
La couleur au ciel bleu ;
Tout se reporte à lui dans notre pauvre monde,
Tout admire et bénit sa volonté féconde,
Tout vénère ce Dieu.

GASTON WIALLAND.

LE SOIR

Le jour va bientôt finir, et l'horizon bleuâtre,
Commence à s'éclaircir d'une lueur rougeâtre,
Qui court de tous côtés ;
Le soleil va toucher à son heure dernière,
Et, dans ce court instant, il prodigue à la terre
Ses plus vives clartés.

Le terrain, déchiré comme une grande plaie,
Est couvert de buissons, qui, formant une haie,
Sont tout couverts de nids,
Et poiseau vigilant, quand le soleil se couche
Regagne doucement la verdoyante couche,
Où dorment ses petits.

L'alouette, des champs, le plus sautillant hôte,
Jette au vent qui l'emporte une dernière note
Et descend dans les blés ;
Tandis que l'on entend comme un écho rapide,
Le froufrou, qu'on voyant fait le bouvreuil timide,
Dont les sens sont troublés.

La fleur, qui ne dura qu'une seule journée,
La fleur, dont la corolle est maintenant fanée,
S'incline, tombe et meurt,
Tandis qu'à côté d'elle un lys blanc, où les roses,
S'endorment doucement dans différentes poses,
Sans songer à leur sœur...

Puis, lorsque se tait, la belle-de-nuit s'ouvre,
Et l'humide manteau de la nuit qui la couvre,
Ne la fait pas souffrir...
Le torrent qui gémit ou gronde sous la roche,
Semble compréhensible aussi que le moment s'approche,
Qu'il ne faut pas gémir.

On n'entend dans les airs que la cloche qui tinte,
Au loin dans le vallon—bientôt la cloche sainte,
S'endort dans le clocher ;
Tout bruit semble finir... ô moment éphémère...
La terre s'assoupit... Faisant comme la terre,
L'auteur va se coucher !.....

GASTON WIALLAND.

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

Nous atteignons Galt, d'où un service de diligences conduit aux grands arbres de Calaveras, à soixante-dix milles plus loin sur le versant occidental des Sierra Nevadas. Ces arbres sont fabuleux ; ils s'élèvent en moyenne à une hauteur de deux, cent-cinquante à trois-cent-vingts pieds, et leur circonférence, à la base, varie de soixante à quatre-vingt-quinze pieds. Ces rois de la forêt ont été pour un bon nombre baptisés ; le plus majestueux de tous, appelé le *Père*, maintenant abattu, mesure 435 pieds de long sur 110 de tour ; il faut une échelle pour monter sur son large tronc couché ; puis vient la *Mère*, haute de 321 pieds, l'*Hercule*, l'*Hermite*, l'*Orgueil des bois*, les trois *Grâces*, le *Mari* et la *Femme*, la *Vieille Elle*, le *Viux Garçon*, les *Frères Simois*, les deux *Garçons*, tous des géants dont pas un n'a moins de deux-cent-soixante pieds de haut sur une circonférence moyenne de soixante-dix pieds.

Plus loin, sur la route du chemin de fer, se trouve Mariposa, d'où le voyageur peut se rendre, s'il le désire, à cheval jusqu'à la vallée du Yosemite, la plus grande merveille naturelle qui soit au monde.

Cette vallée fut découverte pour la première fois en 1856 ; elle a huit milles de long sur un mille et demi de large. La rivière Merced y pénètre par une série de chutes qui tombent entre de véritables murailles de granit d'une hauteur de deux mille à six mille pieds. Ce n'est pas saisissant, c'est magique, c'est inconcevable, c'est un rêve de l'imagination dans un monde fabuleux. L'une de ces chutes, la *Ribbon*, a jusqu'à trois mille trois cents pieds de hauteur, une autre deux mille six cents pieds, la *Vernal* six cents pieds... etc... toutes encadrées étroitement entre des blocs formidables et tombant à pic, comme si quelque main puissante les précipitait avec colère dans les entrailles sans fond de la nature.

A six heures du soir on atteint Brooklyn, petite ville formée surtout des résidences privées des marchands de San-Francisco. On traverse une rivière étroite et voilà Oakland avec ses chênes verts, ses vergers, ses pères, ses jardins et ses vignobles. Oakland est noyé dans un océan de feuilles et de fleurs ; c'est la ville des cottages délicieux, parfumés, paisibles, enfouis sous l'ombrage. Sur le rivage, qui est celui de la baie même de San-Francisco, aboutit une longue jetée de deux milles environ, que suit le chemin de fer, et au bout de laquelle attend le ferry qui va traverser les voyageurs à la grande métropole du Pacifique. C'est à cette jetée que d'innombrables navires, de toutes les parties du monde, viennent charger et décharger leur marchandise ; c'est aussi là le terme extrême de toutes les lignes de chemins de fer de l'ouest ; après, c'est l'Océan, l'immense mer du sud, le Pacifique qui ne s'arrête plus que sur les rivages du bœreau du monde, l'Asie, le plus vaste des continents, le plus peuplé, le plus ancien, et cependant peut-être encore le moins connu.

Enfin, nous voilà arrivés, c'est fini. Il est sept heures et demie du soir ; à huit heures, nous serons dans San-Francisco ; il n'y a plus qu'à traverser la baie qui nous en sépare. Nous avons fait un voyage plein de fatigues et de déceptions ; maintenant, en quelques minutes, tout ce rêve de poussière et de sable s'est enfui ; l'implacable ennemi s'est dissipé par enchantement ; les passagers se reconnaissent à peine entre eux ; leur figure s'est épanouie et leur regard étale ; c'est la délivrance qui leur est apportée ; ils sont sortis de leur prison de fer et de feu, et maintenant ils aspirent avec une poitrine bruyante et enivrée les puissants senteurs du Pacifique.

San-Francisco apparaît sur le rivage opposé, vaguement enveloppé par les dernières lueurs du crépuscule ; l'amphithéâtre inégal de ses collines, que les rues gravissent en ligne droite, semble un image brisée dans le rêve ; tout le monde regarde avec un œil ardent la ville tant désirée ; la brise fouette en plein les visages, et court en frissonnant dans les voiles et les mantilles ; il y a comme un tressaillement de vie nouvelle, et à mesure que le bateau avance, le tumulte qui s'était fait à l'embarquement s'épaise par degrés. Dans ces arrivées aux ports lointains, il y a eu quelque chose de solennel qui s'impose à toutes les imaginations. Seul, accoudé sur l'avant du bateau, sourd à tous les mouvements et à tous les bruits, je regardais se dessiner petit à petit la ville à qui j'allais demander un refuge, l'oubli, et peut-être une rénovation. Maintenant un abîme me séparait de tout ce qui m'avait aimé, un abîme que je croyais ne pouvoir plus jamais franchir. A quoi bon ? On ne met pas à plaisir onze cents lieues entre sa patrie et soi, et quand on a la force de faire un pareil voyage malgré toutes les peines morales et physiques, on ne songe guère à le recommencer. Je croyais l'arrêt de ma vie désormais irrévocable, et ma condamnation prononcée sans retour.

J'étais parvenu à ce rivage lointain, épave brisée, reste mutilé et sanglant d'une vie sans cesse portée d'aventures en aventures. A cet âge où la plupart des hommes ont trouvé une carrière définitive ou du moins une base pour le prochain édifice de l'avenir, moi, proscrit volontaire, j'étais encore et j'allais demander à l'inconnu de nouveaux mystères et sans doute aussi de nouvelles douleurs. Ah ! seulement deux mois auparavant,

je n'aurais pas cru devoir être ainsi jeté en proie à de nouveaux souffles du destin ; j'avais tout fait de cœur et de tête pendant plusieurs années, pour prévenir le retour des orages ; je m'étais assis à l'ombre d'une espérance bien chère, et j'avais cru que cela me suffirait pour donner un objet désormais bien déterminé à tous mes travaux ; j'étais las des secousses et des ballottements continuels d'une vie que rien n'avait pu ni fixer ni contrôler.

Malgré tous les désenchantements, j'avais encore assez de jeunesse pour abandonner toute mon âme aux illusions du sentiment et de l'idéal ; il me restait tout ce qu'il fallait pour construire, même avec les matériaux flétris d'une existence désabusée, un avenir digne encore de mon ambition et des espérances que l'on fondait sur moi. Soudain, en un jour, tout s'était écoulé ; il y a des hommes marqués d'un sceau fatal, et le noir génie ne les abandonne jamais. Près de toucher au rivage, une tempête m'en arrachait tout à coup sous un ciel plein d'azur et de promesses.

Repoussé, désespéré, convaincu enfin que le bonheur, ou du moins le repos, ne m'offrait qu'un mirage et que toutes les déceptions se hâteraient de me frapper l'une après l'autre, je m'étais enfui, ne demandant plus rien à la Providence, ni à l'espoir, ni à ma propre volonté. Je me sentais mort avec toutes les apparences de la vie, et le quelque bruit qui se faisait autour de mon nom résonnait en moi comme les coups frappés sur une tombe muette.

A quoi bon donner au public et à mes amis le spectacle d'une chute aussi profonde, et d'un désenchantement si inattendu, si inexplicable qu'on l'eût pris pour une dérision ? J'étais donc parti, cadavre pensant, agissant, qui n'avait plus de conscience que pour souffrir, et à qui le souvenir restait seul pour arroser de larmes le sépulcre de l'âme. J'arrivais à San-Francisco brisé, accablé de fatigue, tellement vaincu par la souffrance que je me demandais sincèrement combien de jours il me restait à vivre. Cette belle ville, cette splendide nature, cette baie glorieuse, coupée de promontoires hardis... que m'apportait tout cela ? Est-ce qu'il est quelque chose de beau pour celui qui n'a plus que le regret, et quelle magnificence de la nature peuvent arrêter ou sécher une seule larme ? En débarquant avec le flot des passagers joyeux, agités, impatientes de revoir leurs amis, leur serrant la main avec transport, retrouvant les uns une patrie, les autres l'objet de longues convoitises, ce que j'éprouvai je ne puis le dire, je n'ai plus de pensée pour cela, et toutes les paroles se sentent stériles et inertes.

Je pris machinalement l'omnibus qui menait à l'hôtel, je traversai plusieurs rues brillantes, animées, où la lumière se déversait comme un ruissseau d'argent, je vis pour la première fois cette foule bigarrée, si diverse, si curieuse, si remuante, qui remplit jour et nuit la ville la plus cosmopolite au monde, et j'arrivai au bout d'un quart d'heure à un remarquable édifice, situé dans la plus belle rue de San-Francisco. C'était le *Lick House*, où j'allais m'installer et attendre quoi ? Je n'en savais rien, car je n'avais ni ambition, ni but, ni désir ; il me semblait n'être plus qu'une machine obéissant à une impulsion inconsciente, mais fatale, irrésistible. Je montai et pris ma chambre qui donnait sur un vaste carré de l'hôtel ; il n'y avait donc devant moi ni vue, ni horizon, rien que la muraille silhouettée de quatre murs percés de croisées. Lorsque je me vis seul, bien seul dans ce tombeau, et que je pensai que vraiment douze cents lieues me séparaient de ma pauvre patrie, de mes amis de ma famille perdus sans retour... oh ! pardonnez-moi, vous tous qui me lisez, pardonnez-moi si tant de faiblesses viennent à chaque instant interrompre le cours de mon récit... en ce moment le monde se déroba sous moi, des ténements poignants m'enveloppèrent de toutes parts, le vide immense, le vide affreux s'entr'ouvrit brusquement, je m'effondrai sur mon lit, et là, un torrents de sanglots comme j'en avais n'en versés une humaine jaillit de ma poitrine brisée.

Hélas ! où étais-je donc, moi qui, quelques semaines encore auparavant, croyais l'avenir si sûr et t'nais sous ma main de si faciles espérances ? Perlu, isolé comme le dernier des hommes au milieu d'un monde absolument étranger, il ne me restait aucune ressource, pas même celle de l'amitié pour les mauvais jours, pour les épreuves qui sans doute ne tarderaient pas à naître. C'était donc pour cela que j'avais, depuis dix ou trois ans, ramassé péniblement les ruines encore intactes de mon passé pour en refaire une vie nouvelle ! C'était pour cela que j'avais tant subi, tant lutté, tant vaincu de préjugés, tant remonté de courants ! C'était pour cela que j'en avais défoncé des portes désormais largement ouvertes pour moi dans mon pays, c'était pour venir entre ces quatre murs nus, froids, sans un souvenir, sans un regard, et d'où peut-être je ne sortirais jamais !

Cette heure fat pour moi la plus terrible depuis mon départ du Canada. Tout ce que j'avais été secoué, emporté dans le chemin de fer, le bruit et le spectacle toujours nouveau avaient pu dans temps à autre m'étourdir ; mais maintenant, j'étais seul, seul dans le silence, dans la nuit et dans l'exil. Eh bien ! j'ai traversé cette heure comme bien d'autres depuis, et c'est aujourd'hui seulement que je sais tout ce qu'il y a encore de vigueur et de ressources dans une vie que l'on croit à jamais détruite.

L'hôtel où j'étais descendu était tout simplement princier ; il m'arrivait de faire de ces plaisanteries. Quand le destin me tomba dessus outre mesure, et que je n'ai plus d'autre ressource, je le stupéfie par quelque boutade qui le met en déroute. C'est le système de Gavroche. Il n'y a pas de philosophie qui vaille un pied-de-nez, et la chiquenaude est la plus grande des forces.

Il y a dans San-Francisco trois grands hôtels qui sont des édifices étonnants. Rien, dans les autres villes américaines, n'approche de ce luxe et de cette splendeur : ces trois hôtels sont le *Grand*, l'*Occidental* et le *Lick*. On y marche sur des tapis bondés qui étouffent le bruit des pas ; on y est enveloppé dans une atmosphère de velours et de draperies flottantes qui ont l'air de vouloir vous porter ; les salles et le passage principal sont peints à fresques ; la salle à dîner resplendit comme un vestibule de l'Élysée ; l'ampleur et les dimensions sont en proportion du luxe ; le grand escalier du centre est monumental, et il y a des centaines de chambres donnant toutes sur de larges et lumineux corridors. Evidemment le propriétaire du *Lick House* devait être une espèce de demi-dieu couvert d'une armure d'or, peu accessible, si ce n'est peut-être, par curiosité, à des voyageurs venus de très-loin, et je calculais que douze cents lieues constituaient peut-être une distance raisonnable. Dès lors, j'eus une idée fixe ; connaître à tout prix ce mortel surhumain, lui faire apprécier mon éloquence, et l'amener par la force des choses, sinon par celle de la parole, à quelque concession qui lui fit honneur.

Mais avant d'aller plus loin, je veux de suite faire connaître San-Francisco à mes lecteurs dans tous les détails que j'ai pu saisir, avec toute l'observation que j'ai pu mettre en cinq jours seulement que j'y suis resté.

San Francisco est bâti à peu près en amphithéâtre sur des collines sablonneuses de plusieurs centaines de pieds de hauteur. Ses rues sont droites comme dans toutes les villes américaines, ce qui détruit en grande partie l'effet de la situation et choque l'œil du voyageur qui s'attend en pittoresque dans toute sa liberté. Cette ville de cent-soixante-quinze mille âmes aujourd'hui, n'avait qu'une maison en 1835. Son climat est le plus beau qui soit au monde, remarquable par son uniformité, la température ne variant que d'environ dix degrés dans tout le cours de l'année. On n'y distingue guère que deux saisons, la belle saison et la saison pluvieuse. Celle-ci commence avec le mois de novembre et finit avec le mois d'avril; mais la pluie ne tombe guère que la nuit, de sorte que les jours restent beaux et clairs, avec une température moyenne de cinquante-quatre degrés. En janvier, toute la Californie est couverte de fleurs, et au mois de mai les céréales commencent à mûrir. Durant toute l'année les nuits sont fraîches. A San Francisco, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, la brise de la baie s'élève et de légères brumes courent dans l'air jusqu'à l'aurore du lendemain. On voit alors les hommes revêtir le pardessus et les dames s'envelopper les épaules dans d'élégantes fourrures.

Grâce à un climat aussi favorisé du ciel, l'activité et le mouvement de San-Francisco se prolongent bien avant dans la nuit. C'est la ville américaine qui ressemble le plus sous ce rapport aux villes d'Europe: l'heure où l'on voit le plus de monde dans les rues principales est entre onze heures et minuit, à la sortie des théâtres, de l'opéra et des restaurants. C'est alors que toute la gent fashionable déborde sur les trottoirs au milieu de torrents de lumière: les hôtels, les cafés, les restaurants, les saloons resplendissent. Ce qu'il y a de saloons et de débits de tabac dans San-Francisco est inimaginable: on les trouve à chaque vingt-cinq ou trente pas. La Californie produisant sa propre bière, ses vins et son brandy, ces boissons coûtent moins cher que dans le reste des Etats-Unis. Pour dix cents ou un verre de tout ce qu'on peut désirer; mais chose singulière, rien ne coûte moins de dix cents, si ce n'est le *lager beer*, l'unique *lager* qui en coûte cinq. Le Californien ne s'amuse pas à compter des sous, d'autant plus que chez lui les cents américains n'ont aucune valeur et ne sont pas reçus.

Voici quelque chose qui va surprendre le lecteur. Dans un Etat de l'Union Américaine, la monnaie légale, le papier des Etats-Unis n'est d'aucun usage! Les Californiens ne se servent jamais de l'or ou d'argent, ils ignorent les greenbacks. On ne serait pas admis parmi eux à payer quoi que ce soit avec du papier. Celui qui voudrait se prévaloir de la loi et forcer son créancier à recevoir des greenbacks, aurait peut-être raison devant les tribunaux, mais il serait perdu dans l'opinion. Si vous n'avez que du papier, hâtez-vous de le faire changer chez le premier courtier venu; vous recevrez indifféremment de l'argent ou de l'or, l'argent ne subissant qu'un escompte d'un demi cent par 100. L'état, qui produit à profusion tous les métaux précieux, peut se passer d'une monnaie fiduciaire soumise à toute espèce de fluctuations.

Les maisons de San Francisco sont en brique; beaucoup sont en bois, surtout les belles résidences éloignées du centre des affaires; d'autres sont en fer peint. Il n'y a qu'un seul édifice en pierre dans toute la ville, c'est l'Echange. La raison en est qu'il n'y a pas de carrières jusqu'à une grande distance dans l'intérieur: pour bâtir l'Echange, on a fait venir de la pierre de Chine; mais comme les pierres de l'édifice étaient taillées et numérotées d'avance, on a dû faire venir en même temps les ouvriers qui les avaient préparées pour qu'ils les plaçassent eux-mêmes. Si la plupart des maisons sont en brique, ça ne se voit guère, attendu qu'on recouvre généralement la brique d'une couche quelconque, que l'on peint ensuite de façon à lui donner l'apparence de la pierre de taille. Les habitants de San Francisco n'ont pas l'air de tenir essentiellement à l'éclat extérieur de leurs bâtisses, si ce n'est pour leurs écoles dont ils sont particulièrement fiers, et qu'ils dotent à qui mieux mieux avec une émulation jalouse.

Les loyers sont énormément chers, et cependant les hôtels, les restaurants, et les cafés pullulent. C'est que la vie, à San Francisco, comme dans les villes européennes, est presque tout extérieure; le chez-soi est secondaire, le San Franciscain étant généralement un homme venu d'ailleurs, dont l'existence, toujours à la poursuite de la fortune, est d'une activité incessante. Sa ville ne lui offre pas de traditions et l'idée de famille n'y est encore qu'un germe. Vous attendez là des gens qui ont vécu dix, quinze ans à San Francisco, dire qu'ils n'y sont qu'en passant, et que bientôt ils retourneront chez eux. Mais ce bientôt ne vient presque jamais, tant l'homme, une fois lancé à la poursuite de l'or, ne peut plus s'arrêter dans cette course. Le Californien ne s'aperçoit pas des années qu'il vit; il n'en a pas le temps; il les dévore et en est dévoré lui-même, et lorsqu'arrive le terme, il tend encore la main vers l'avenir doré. Les français surtout, qui vont en Californie, n'ont pas la moindre idée de séjour, et cependant ils y meurent presque tous, après de longues années passées dans l'accumulation des richesses.

De tous les français émigrés aux Etats-Unis, ce sont ceux de San Francisco qui ont le mieux prospéré. Ils sont au nombre d'environ quatre à cinq mille, dont une bonne partie est riche et quelques-uns cinq à dix fois millionnaires. Ils sont généreux, paient de leurs bourses dans toutes les occasions, et souscrivent surtout pour la France avec une libéralité passée en proverbe qui fait voir combien le patriotisme est obstiné et survit à tout dans l'âme du français.

Ce sont eux qui ont fondé les plus beaux restaurants et cafés de la ville et qui ont inculqué à San Francisco les mœurs et les habitudes de leur pays. Mais ils n'ont aucune prétention à former une groupe à part, comme il le font à New-York et dans d'autres villes américaines. San Francisco étant une ville essentiellement cosmopolite, formée des éléments les plus nombreux et les plus divers, il ne saurait y exister de distinctions nationales; tous les groupes se confondent dans l'ensemble et chacun n'est qu'un passant au milieu d'autres passants courant sur une mer de sable.

Rien ne frappe comme ce caractère nomade imprimé en quelque sorte sur la physionomie de chaque habitant de San Francisco; il semble aussi étranger dans sa ville que celui qui y est arrivé de la veille. Il va et se déplace sans cesse, court dans l'intérieur ou suit le littoral de la Californie où partout l'appellent des affaires et des entreprises; il semble ne garder San Francisco qu'comme un pied-à-terre, comme une base d'opérations où il vient de temps à autre pour se procurer tout ce dont il a besoin ou tout ce qu'il désire. Les hommes de toutes les parties du monde se donnent incessamment rendez-vous dans cette ville unique qui offre des types à profusion; mais il ne faut pas avoir l'air de s'y étonner de quoi que ce soit, attendu qu'on passerait son temps à s'étonner et qu'on aurait l'air naïf. Il n'est pas permis à San Francisco de trouver rien

de curieux, parce que tout y est curieux et que le lendemain varie déjà d'avec la veille.

Les Chinois y abondent; on dirait qu'ils forment la grande moitié de la population; ils remplissent les petites industries, celle du blanchissage surtout dans laquelle ils sont passés maîtres. A chaque coin de rue presque, vous trouvez une petite blanchisserie chinoise où 7 à 8 hommes, jour et nuit, lavent, empèsent et repassent. Chose singulière! on voit rarement des chinois dans les rues; que font-elles? Je n'ai pas eu le temps de l'apprendre; mais toujours est-il que la vue continuelle de mon sexe, même sous la forme nouvelle et fantasque d'un chinois, commençait à m'agacer, lorsque, tout à coup, quarante-huit heures au moins après mon arrivée, je vis passer une créature quelconque avec deux longues tresses de cheveux pendant jusqu'aux genoux de chaque côté de la tête. Son costume différait peu de celui des chinois que j'étais habitué à voir; le pantalon seulement avait plus d'ampleur, la jaquette était plus large, le pied beaucoup plus petit et la figure moins écrasée. C'était une chinoise... enfin! Je regardai cette fille du Céleste Empire, qui avait déjà le dos tourné et qui fuyait sans se rendre compte de l'intensité de mes regards qui la parcouraient en tous sens. Sans ses deux tresses de cheveux j'aurais passé droit, mais que faire devant cette révélation inattendue? Je n'en étais pas encore à m'écrier: "Voir une chinoise, et puis mourir!" mais j'avoue que je désirais vivement en avoir le cœur net, et que ce n'était pas de trop de la vue d'une seule chinoise contre tant de chinois dont je commençais à être blasé. Du reste, c'est la seule que j'aie aperçue; mais j'ai appris ensuite que la seule différence apparente qui existe entre le chinois et la chinoise est dans les deux tresses de l'une et la queue de l'autre. Cela suffit probablement, mais il est bon d'être prévenu. Un dernier détail. Ces deux tresses s'appellent des ailes et sont portées dans toute leur longueur, tandis que le chinois remonte ordinairement sa queue et la roule en toque sur le derrière de sa tête comme un épais chignon.

J'ai parlé plus haut d'hôtels et d'édifices public. Il n'est pas permis à ce sujet de passer sous silence le nouvel hôtel-de-ville en voie de construction. C'est quelque chose de merveilleux qui fait voir la richesse et la libéralité des citoyens de San-Francisco: cet édifice ne coûtera pas moins de dix millions et aura la forme d'un triangle; l'un des côtés de ce triangle aura huit cents pieds de front, l'autre six cent-soixante, et le troisième cinq cents. Le corps de l'édifice aura une hauteur de quatre-vingt-dix pieds et sera surmonté d'un dôme, de clochetons et de flèches, en même temps que flanqué de tours d'une structure vraiment monumentale; le dôme, entre autres, aura une circonférence de deux cents pieds et sera supporté par douze colonnes massives en fer d'une hauteur de soixante pieds, à partir du deuxième étage. Tout le milieu de l'édifice sera laissé libre depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet de la voûte, une hauteur de 120 pieds, et l'on y pénétrera par un large vestibule circulaire d'un diamètre de 80 pieds débouchant à un portique de vingt-cinq pieds de largeur. Cet hôtel de ville est l'orgueil des San-Franciscains, et c'est la première chose qu'ils montrent à l'étranger surpris des dimensions et du luxe d'un pareil édifice dans une ville si jeune et comparativement si peuplée.

Quant aux hôtels, c'est un autre sujet d'étonnement. Il y en a trois principaux que j'ai nommés ci-dessus; mais à part ceux-là, il y en a une quantité d'autres de deuxième et de troisième classe, et ainsi de suite jusqu'au bouillonnement de l'émigrant sur les quais. Les trois hôtels de premier ordre se touchent presque, et il s'en bâtit un quatrième à deux pas qui les rejettera tous dans l'ombre: dans ce cas, il faudra que ce soit un palais des mille et une nuits. On se demande à la vue de ces immenses et somptueux édifices ce qui peut les alimenter et les entretenir dans un luxe pareil. San Francisco n'est en somme qu'une ville de 175 000 âmes, et les voyageurs qui y viennent, tout nombreux qu'ils soient, ne le sont pas encore cependant assez pour justifier tant de millions jetés dans une industrie qui doit avoir des bornes.

Piqué de curiosité à ce sujet, je m'informai directement au propriétaire du *Lick-House*, que j'avais réussi à aborder: "Les grands hôteliers de San Francisco, me dit-il, ne font pas d'argent, tout au plus deux ou trois pour cent. Mais comme ils ont déjà leurs capitaux placés dans toutes les entreprises de la Californie, dans les compagnies de tout genre qui ont un objet sérieux, et qu'il leur en reste dont ils ne savent que faire, ils construisent des hôtels en vue de l'avenir. Ce qui, aujourd'hui, ne donne que deux pour cent en donnera vingt dans dix ans. Il s'agit de bâtir notre ville, et c'est là un des moyens que nous employons.

—Comment! lui dis-je, vous êtes à ce point millionnaire que tous les grands travaux qui se font dans un pays merveilleux comme le vôtre ne vous suffisent pas et que vous avez encore de l'argent dont vous ne savez que faire? Eh morbleu! avec ce que vous a coûté le *Lick-House*, on pourrait faire chez nous le chemin du lac St. Jean... Le Canada! voilà, par exemple, un pays où vous trouveriez à placer vos capitaux...

—Oui, il en est ainsi, reprit mon propriétaire, et ce n'est pas tout. Savez-vous que tous les ans je donne cinquante à soixante mille dollars aux institutions de la ville, à part tout ce que je me laisse prendre pour une foule de petites charités que je ne compte pas et qui me coûtent bien de dix à quinze mille dollars."

Que pouvais-je dire ou demander de plus à un pareil homme? Je m'inclinai profondément, en murmurant, à part moi combien était heureux le pays dont les institutions méritaient un pareil dévouement et un pareil enthousiasme. Le Canada était alors à dix mille lieues de ma pensée.

A. BUIES

(A continuer.)

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.
E. HELLO.

(Suite.)

Les hymnes de Prudence sont souvent des poèmes considérables dont l'ampleur et les récits détaillés rappellent les mouvements majestueux des hymnes antiques. Malheureusement son langage n'est pas toujours à la hauteur de son sujet et de ses inspirations. Son expression énergique et colorée est souvent âpre, dure ou incorrecte. Mais son inspiration est éminemment chrétienne. Il y a des sentiments élevés et tendres, des pensées nobles et gracieuses.

Rien n'égale la fraîcheur, la grâce touchante et naïve de ces strophes de l'hymne où il compare les saints Innocents à des roses moissonnées avant de s'épanouir par un brûlant tourbillon, et les représente ensuite jouant dans le ciel devant l'autel de l'agneau avec leurs palmes et leurs couronnes. Cette poésie gracieuse et charmante se retrouve encore dans plusieurs

strophes de l'hymne sur le martyr de sainte Eulalie. L'hymne de saint Laurent est pleine d'inspirations grandes et élevées.

La poésie de Prudence n'est pas toute dans le langage comme celle d'Horace. Ce n'est pas une rêverie mélancolique comme celle de saint Grégoire, ni une métaphysique inspirée comme dans Synésius. Cette poésie parfois incorrecte et barbare est tout entière dans l'élévation morale. Sa gloire et son mérite, c'est qu'elle élève les âmes.

Les poésies de saint Paulin de Nole, contemporain de Prudence, n'ont pas non plus toute l'élégance des odes d'Horace; mais il a des sentiments tendres et purs, des expressions d'une grâce touchante. L'ode fameuse au vaisseau qui emporte Virgile loin de son ami n'a pas le charme sévère des strophes moins élégantes, mais plus vraies de Paulin à l'évêque Nicetas, qui, venu des pays barbares pour visiter le tombeau de saint Félix, au jour de sa fête, s'en retournait porter les lumières de la foi et les bienfaits de la charité chrétienne aux sauvages nations du nord de l'Europe. On chercherait vainement dans le beau langage des poètes antiques des sentiments aussi purs, aussi tendres et aussi élevés que ceux de Paulin, quand il chante à Thérésia, sa noble et sainte épouse, la beauté de cet amour conjugal que la continence parfaite élevait au-dessus de la terre et conservait pur et tendre pour les jours éternels. Cette poésie est pleine de noblesse et d'élévation parce que le christianisme avait purifié les cœurs. Elle n'est pas parfaite parce qu'il n'avait pas encore rajourné la langue.

III

DE L'EPOPEE

I

J'appelle *épopée* le récit en vers d'une action où l'on puisse peindre l'homme tout entier.

L'homme touche au monde naturel par son corps et par son âme au monde surnaturel. L'épopée doit le présenter avec ce double rapport. Une action ordinaire ne se prête pas à cette peinture complète de l'homme. Il faut une action grande, extraordinaire, qui puisse réellement se passer dans les deux mondes.

Les personnages qui prennent part à cette action doivent représenter l'homme complet, c'est-à-dire, avec toutes les qualités et les passions nobles et généreuses. Ils peuvent avoir des faiblesses et des vices parce qu'ils sont hommes; mais ils doivent avoir de grandes vertus pour n'être pas indignes de représenter l'humanité.

Le monde surnaturel a sa part dans l'action épique. Il peut intervenir directement dans l'action, comme dans les épopées antiques; et il peut être le théâtre même ou le sujet du poème.

Le monde naturel doit aussi avoir sa part. S'il n'est pas nécessairement le théâtre de l'action, ce sont du moins des hommes vivants de la vie terrestre qui en sont les héros; et ainsi tout ce qui touche à la vie de l'homme sur la terre, la famille, la société, la religion, la nature même seront souvent présents dans le monde surnaturel. Les deux mondes sont inséparables; et le poète épique se trouve obligé par la nature même de son sujet, d'exprimer toutes ses croyances.

Le poète épique doit être à la fois poète, philosophe, politique et théologien. Mieux que tous les moralistes et les philosophes il immortalisera les croyances et les passions de son temps. C'est là, encore plus que dans les charmes du récit, que se trouve l'intérêt des épopées anciennes et modernes.

Comment le poète a-t-il conçu l'homme, la famille, la société, la nature et Dieu? Quelles sont les idées du poète et celles de son temps sur ces grands sujets qui partagent l'intérêt de l'homme et se disputent sa vie entière? Comment, en second lieu, le poète a-t-il exprimé ses conceptions et ses croyances? Ce sont les deux questions auxquelles nous tâcherons de répondre en passant rapidement en revue les principales épopées anciennes et modernes.

II

DE L'EPOPEE GRECQUE

L'épopée grecque ne compte qu'un grand nom, le plus grand de toute l'antiquité, *Homère*.

On ne sait rien de sa vie.—On peut conjecturer assez probablement qu'il a dû vivre vers le dixième ou onzième siècle avant J.-C.—Les mœurs qu'il a peintes, ses idées sur la famille, la société et la religion prouvent évidemment qu'il a vécu dans l'enfance des peuples. D'un autre côté les événements qu'il a chantés ne devaient pas être tellement rapprochés que le merveilleux et le surnaturel pussent s'y mêler sans exciter l'incrédulité des peuples, ni tellement éloignés que le souvenir s'en fut beaucoup effacé. Car il est évident qu'Homère n'a fait que traduire en les embellissant deux des grandes légendes héroïques de la Grèce. Il serait donc bien placé deux ou trois siècles après la guerre de Troie.

Quant à attribuer *l'Illiade* et *l'Odyssée* à une pléiade de poètes dont les œuvres auraient été réunies dans la suite des âges, il n'y faut pas songer. 1^o. "L'œuvre du génie n'est jamais collective." (1) 2^o. Dans ces deux poèmes l'harmonie parfaite de l'ensemble, l'unité de l'action, de la pensée et du langage, la peinture soutenue et parfaitement égale des personnages accusent évidemment un génie unique et puissant. 3^o. S'il paraît y avoir quelques contradictions entre certaines parties, cela s'explique suffisamment par les interpolations. Car les poèmes d'Homère n'ont vécu longtemps que dans la mémoire des chanteurs. 4^o. La différence qu'il y a entre *l'Illiade* et *l'Odyssée* ne doit pas les faire attribuer à deux auteurs différents cette différence s'explique très-bien par celle des sujets. Mais il y a une telle ressemblance dans les mœurs, les idées, le langage des deux poèmes que ce serait merveille que deux auteurs pussent se ressembler si parfaitement sans imitation. Or, ni l'un ni l'autre de ces poèmes n'est une œuvre d'imitation. 5^o. Enfin la critique vient trop tard après 25 à 30 siècles qui ont cru à Homère. Il a bien droit à ces ouvrages, au moins par prescription. Et si vous les lui ôtez, à qui les donneriez-vous?

••

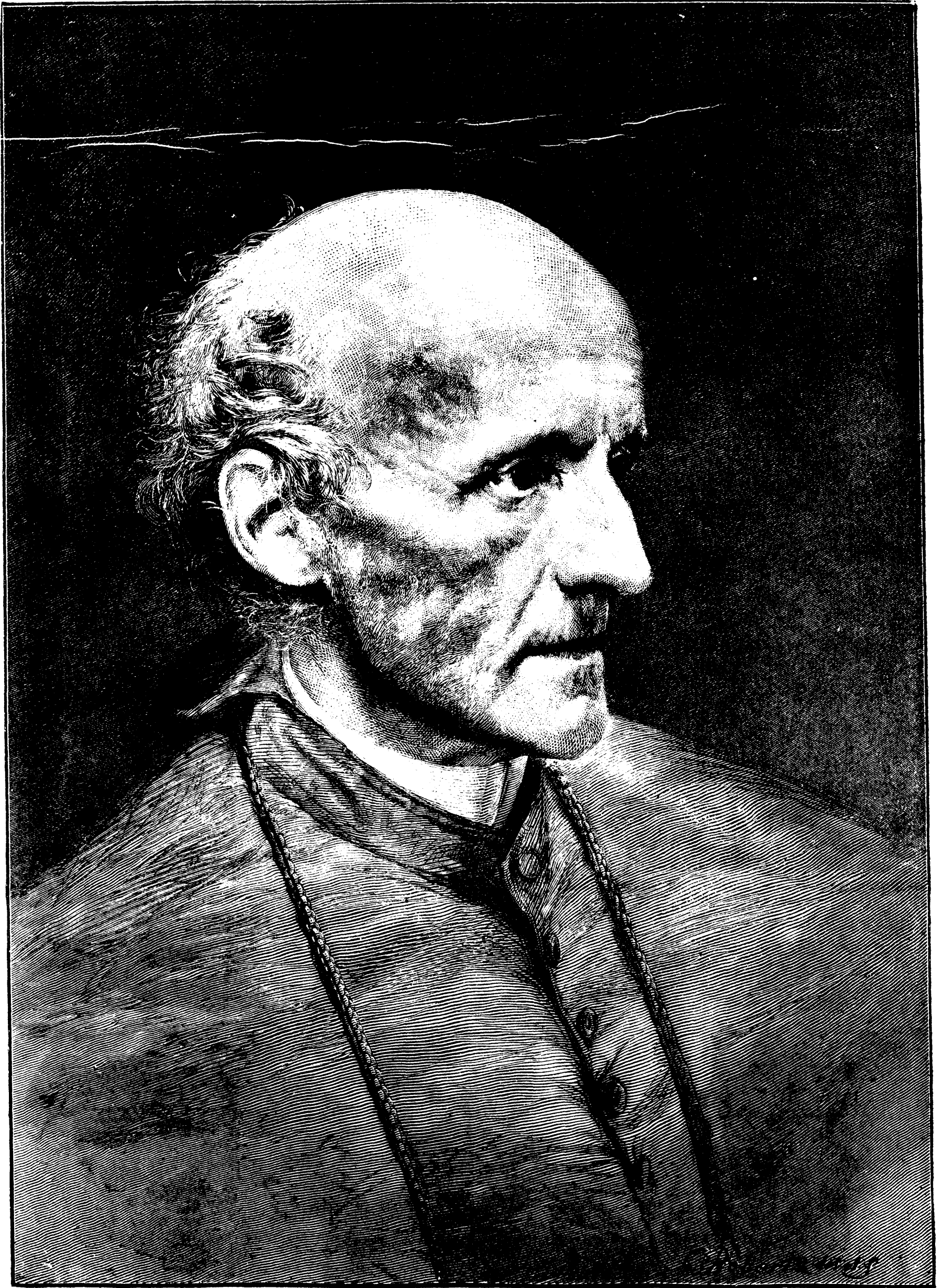
Le plus grand charme du poète, c'est la peinture des mœurs de son temps. Toute la Grèce héroïque se retrouve dans Homère, avec sa famille encore un peu patriarcale, son aristocratie violente, sa religion, son amour des jeux, des danses, des festins, des combats, de l'éloquence, de la gloire et de la volupté.

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

(La suite au prochain numéro)

() E. Hello.



Mgr. MANNING, ARCHEVEQUE DE WESTMINSTER



"IL FAIT SON HOMME"



LE FRÈRE TAILLEUR



LE MEURTRE DE TIMOPHANE — TABLEAU DE M. ALBERT BESNARD ; PREMIER PRIX DU CONCOURS

L'OPINION PUBLIQUE

JEUDI 10 SEPTEMBRE 1874

LA CRISE

A son retour de Londres, l'hon. M. Robertson a fait une courte apparition à Québec et s'en est allé à Sherbrooke, où ses constituants lui ont présenté une adresse de bienvenue. Nous trouvons dans le *Montreal Gazette* un résumé de la réponse qu'il a faite à cette adresse :

Après avoir remercié ses amis et ses constituants pour cette bienvenue cordiale, il dit que son voyage en Angleterre avait eu autant de succès qu'il pouvait le désirer. Toutes les difficultés avaient été surmontées.

L'emprunt, comme sécurité gouvernementale, était monté à 97 $\frac{1}{2}$ et la veille de son départ les débentures se vendaient à 93 $\frac{1}{2}$.

Pour ce qui regarde la situation actuelle du gouvernement, il déclare que pendant qu'il était en Angleterre il n'a pas reçu, soit de M. Ouimet, soit de M. Irvine, une seule ligne au sujet de l'échange des Tanneries, chacun d'eux, par sentiment de délicatesse, n'ayant voulu, en aucune façon, chercher à préjuger son jugement en faveur de l'un ou de l'autre. A l'exception de quelques paragraphes qu'il a lus dans les journaux au sujet de cette question, il en ignorait entièrement le caractère.

Il a donc cru raisonnable de prendre quelques jours pour considérer l'affaire, consulter ses amis et examiner les faits par lui-même.

S'il trouve qu'il y a fraude, négligence coupable ou incapacité, son devoir sera clair.

Dans tous les cas, il conformera sa conduite aux règles de l'honneur et pour le bon nom et la future prospérité de la province.

Il est heureux de constater que sa conduite politique ait jusqu'à ce moment rencontré leur approbation, et il espère que la conduite qu'il tiendra dans la présente crise rencontrera également leur approbation.

Qui est premier ministre à Québec? Est-ce M. Robertson ou M. Ouimet? On dirait que c'est M. Robertson, puisque du haut de sa grandeur il annonce qu'il va juger ses collègues et décider de leur sort. Il précise bien les choses, il veut que l'on sache parfaitement que s'il résigne c'est qu'il trouve ses collègues coupables ou de fraude ou de négligence criminelle ou d'incapacité. C'est là un fait inouï dans les annales parlementaires et qui renverse toutes les idées reçues sur la hiérarchie et la solidarité ministérielles. On avouera que si M. Ouimet a voulu s'en rapporter à la loyauté de M. Robertson, il en a reçu un fier coup de Jarnac, et, s'il avait jugé plus rigoureusement le procédé, il n'aurait pas permis que l'on parlât davantage de la résignation de M. Robertson, il l'aurait tout bonnement exigée au risque de se donner ainsi à lui-même le coup fatal.

« Du moment, dit le *Nouveau-Monde*, que l'hon. M. Robertson se permettait d'exprimer publiquement un doute sur l'honorabilité de caractère de ses collègues il ne restait pas convenablement d'autre alternative au premier du cabinet que de le remercier immédiatement de ses services. »

« M. Robertson, convenablement, n'avait à opter que pour l'un des deux actes publics suivants : résignation pure et simple ou acceptation de sa part de responsabilité : le chef du cabinet, dans tous les cas, n'en devait tolérer aucune autre de sa part.

« Or le caractère public qu'il donne à son enquête par sa déclaration de Sherbrooke est inconvenant et certainement contre tout usage constitutionnel. »

Pour avoir été trop tolérant, M. Ouimet s'est mis dans le cas de recevoir en pleine face l'injure que comporte la résignation du Trésorier Provincial; car M. Robertson a donné sa démission vendredi dernier et, d'après ses propres paroles, le public doit nécessairement en conclure qu'il a trouvé ses collègues coupables au moins d'incapacité.

Cette espèce de verdict inconnu aux traditions parlementaires, cette condamnation outrageante nous confirme dans l'opinion que nous avons exprimée tout d'abord, à savoir : que le ministère Ouimet aurait mieux fait de se retirer aussitôt après la résignation de M. Irvine, en demandant une enquête immédiate au Lieutenant-Gouverneur.

On dit que M. Robertson serait resté dans le cabinet si M. Ouimet avait voulu sacrifier M. Archambeault et M. Chapleau. M. Ouimet aurait refusé, et l'on doit l'en féliciter, car c'est à sa demande que M. Chapleau a défendu sur les hustings la transaction des Tanneries, et d'ailleurs si la solidarité ministérielle n'est pas un vain mot, elle existe surtout pour le premier ministre.

Une enquête parlementaire déterminera la part de responsabilité qui incombe à chacun des ministres et fixera l'opinion sur le véritable caractère de cette transaction.

OSCAR DUNN.

RIEL REELU

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que M. Louis Riel, indignement expulsé de la Chambre des Communes, a été réélu par acclamation dans le comté de Provencher, jeudi, le 3 du courant. Un M. Bown a été mis aussi en nomination, mais sa candidature a été écartée par l'officier rapporteur à cause de certaines irrégularités.

Voilà donc la troisième fois que M. Riel est élu à l'unanimité par ses concitoyens. Est-ce que ce fait ne démontre pas suffisamment la nécessité politique de l'amnistie? O. D.

NOUVELLES

M. Michel Rivard est agent de ce journal pour Bourbonnais, Illinois; M. Pierre Lafond pour Kankakee, Illinois; M. Victor Giard pour Manchang, Mass.; M. A. Du-brûle pour Winooski, Vt.; M. Ed. Deschenes pour St. Albans, Vt.

Mgr. Bown, évêque de Portland, sera nommé évêque assistant du diocèse de New-York. Le New-Hampshire et les villes de Lawrence et Haverhill, Mass., formeront le diocèse de Manchester.

La jeune société St. Jean-Baptiste de Millbury, commence à prendre un nouvel essor. Elle s'adjoint de nouveaux membres chaque semaine.

On parle d'établir un journal français à Woonsocket, R. I.

MM. Corriveau et Simard, de Worcester, Mass., sont à la tête d'une tannerie qui fait pour \$4,000 d'affaires chaque semaine. Nous signalons ce fait pour rendre hommage à l'esprit d'entreprise de ces messieurs. Si nos compatriotes voulaient s'entendre et se former en société industrielle, ils pourraient améliorer leur position très-rapidement.

La congrégation canadienne de Pittsfield, Mass., prend des forces de jour en jour. A un récent bazar, au profit de sa jolie église, cette poignée de compatriotes a pu encaisser \$700 de bénéfices. Le Rvd. Père Quevillon trouve encore le moyen de faire beaucoup, à son âge avancé.

M. Derome, protonotaire de Rimouski, a intenté une action pour \$25,000 de dommages contre le *Witness* relativement à un article publié l'année dernière. M. Alexandre Lacoste est l'avocat de la poursuite.

Vingt-et-une familles Mennonites sont arrivées hier par l'*Austrian*. Le chef avait une traite de \$14,000 sur Montréal. Le montant total des traites apportées par ces émigrants, depuis le commencement de la saison, est de \$100,000. Autant de pris pour le Manitoba.

Le *Monetary Times* publie un article sur le commerce de Manitoba. Nous en extrayons les faits suivants :

Les importations, l'année dernière, se sont élevées à une valeur de \$1,029,130, environ \$9,000 de plus que l'année précédente. Les marchandises importées qui ont payé des droits en 1873, représentaient une valeur de \$818,110, et celles qui ont été en franchise, une valeur de \$211,029. Les droits prélevés durant l'année se sont montés à \$48,074. L'augmentation dans le commerce d'importation de la province, pendant l'année, a été de \$85,541. L'Angleterre a reçu pour une valeur de \$209,814, et les Etats-Unis, \$36,402. Toutes ces exportations consistaient en fourrures.

Le bruit circule que M. Holton va entrer dans le cabinet, à la place de M. Huntington qui se retirerait.

La section montréalaise du « Home Rule » irlandais s'est réunie hier soir, dans ses salles, coin des rues Alexandre et Craig. M. Edward Murphy, président, occupait le fauteuil. Parmi les assistants, on remarquait MM. J. J. Curran, Coyle, Brogan, Callahan, Kehoe, Carroll et plusieurs autres.

Le président, M. Edward Murphy, annonça aux assistants que le mouvement en faveur du « Home Rule » prenait de l'extension.

Les membres de la section montréalaise du « Home Rule » seront désormais admis aux salles de l'association, coin des rues Craig et Alexandre, où ils pourront lire les journaux.

M. A. Moussette, de St. Albans, Etat du Vermont, a été nommé, pour la deuxième fois, juge de paix du comté de Franklin. Nous félicitons cordialement M. Moussette de l'honneur qu'on vient de lui faire.

Un journal américain annonce que Horace Greeley est mort dans la religion catholique.

A l'occasion du 200 anniversaire de l'érection du diocèse de Québec, qui aura lieu le 1er août, le Souverain Pontife a bien voulu élever l'église cathédrale de Québec au rang de basilique mineure.

Sa Sainteté annonce aussi l'envoi d'un tableau en mosaïque représentant la Sainte Vierge, dont Elle fait cadeau à la nouvelle basilique.

Le *Sherbrooke News* est passé entre les mains de M. L. C. Bélanger, ci-devant du *Pionnier de Sherbrooke*, et de son frère.

Il est rumeur que le sénateur Brown et M. Blake ont été demandés à Ottawa pour conférer avec le premier et ses collègues au sujet des modifications proposées dans le traité de réciprocité.

Le sénateur Brown partira encore alors pour Washington pour conférer avec le secrétaire Fish avant que le traité soit soumis au Sénat des Etats-Unis.

Le *Courrier du Canada* nie que le Saint-Siège ait nommé un évêque à Sherbrooke.

La livraison du 25 août de la *Revue Canadienne* se compose d'une nouvelle, *Le Forgeron d'Ancers*, de deux discours du révérend M. J. S. Raymond, sur la *nécessité de la religion dans l'Education*, de la fin d'un écrit sur les *Canadiens de l'Ouest*, de pièces de poésies par MM. B. Sulte et J. A. Bélanger, du discours de l'hon. J. O. Chauveau à la convention canadienne du 24 juin 1874, de la *Chronique* du mois et du Bulletin *Bibliographique*.

On télégraphie du Fort Garry, en date du 4 : Hier a eu lieu la nomination du comté de Provencher, à la résidence de l'hon. M. Pierre D'Orme, de St. Norbert. Cent personnes environ étaient présentes, et M. Lecompte agissait comme officier-rapporteur.

Conformément au troisième paragraphe de la clause dix-huitième de l'acte électoral, Riel a été nommé par trente électeurs du district.

Vers une heure, M. Berthelet, de Ste. Agathe, a remis à l'officier-rapporteur un papier signé par 20 personnes demandant la mise en nomination du Dr. Bown, comme candidat.

M. Berthelet a aussi offert la somme de \$50, comme dépôt d'argent, en billets de la banque des Marchands; mais l'officier-rapporteur a refusé de les accepter, donnant pour raison que cette manière d'agir n'était pas légale.

Après avoir examiné les signatures apposées au papier précité, l'officier-rapporteur a demandé à M. Berthelet s'il pouvait, comme le requiert la 21^{ème} clause, faire serment 1^o que toutes les personnes qui ont signé sont des électeurs de Provencher, 2^o que toutes ces personnes ou le plus grand nombre ont signé en sa présence, et 3^o que toutes les signatures sur les autres documents ont aussi été apposées en sa présence.

M. Berthelet a répondu négativement.

A 2 heures, comme personne autre n'avait été mis en nomination, Riel fut déclaré élu, la nomination de Bown ayant été rejetée.

L'assemblée se dispersa ensuite. Aucun discours ne fut prononcé.

Le dernier numéro du *Catholic Mirror*, de Baltimore, contient, sur Montréal, une lettre magnifique due à la plume de notre compatriote, M. le major J. E. Mallet, de Washington. Comme tous ses écrits, d'ailleurs, la lettre en question est dans un style charmant.

NOS GRAVURES

"IL FAIT SON HOMME"

Il étrenne des souliers neufs, il a des goussets à son pantalon, cela le grandit d'une coudée, le vieillit d'un lustre, et il "s'en fait accroire," — "il fait son homme." Tableau charmant et qui rappelle à chacun un âge trop vite écoulé!

LE MEURTRE DE TIMOPHANE

Ce tableau a obtenu le premier prix au concours des élèves de l'Académie de Rome, cette institution célèbre où les jeunes artistes ont l'avantage d'étudier sous la direction de professeurs distingués tous les chefs d'œuvre que recèle la ville des Papes.

Le sujet est tiré de la vie de Timoléon par Plutarque. Timophane est frappé par les affidés de Timoléon, pendant que celui-ci, le vrai coupable, détourne le visage et se couvre la tête de son manteau.

"LE FRÈRE TAILLEUR," TABLEAU DE M. OLIVÉ

Tout le monde a remarqué, au salon de cette année, à Paris, l'exposition de M. Olivé, dont nous reproduisons aujourd'hui l'œuvre principale : ce frère tailleur, assis les jambes croisées, avec sa tabatière auprès de lui, entouré de tous les accessoires de son état, est frappant de vérité; il est pourtant impossible d'imaginer une composition plus simple; l'artiste n'a eu recours à aucun artifice, il s'est borné à représenter son modèle tel qu'il l'a vu et observé; la nudité même du fond, la sévérité de l'ordonnance, ne servent qu'à faire valoir l'expression du personnage en qui se concentre tout l'intérêt du tableau.

MONSIEUR MANNING

Mgr Manning, archevêque catholique de Westminster, est né à Totteridge, dans le comté de Hertford, en 1808.

Son père, William Manning, ancien membre du parlement, le fit d'abord élever à l'école aristocratique de Hanon, d'où il passa, en 1827, à l'université d'Oxford. Trois ans plus tard, il devint agrégé de Morton-College.

Ayant reçu les ordres anglicans, il obtint, en 1833, le bénéfice de Lavington, dans le comté de Sussex, et publia dès lors une série de sermons qui furent très-remarqués. Il fit, en 1840, nommé à l'archiépiscopat de Chichester.

Mgr Manning, entraîné d'abord dans le mouvement puséyste d'Oxford, fut conduit à embrasser le catholicisme en 1851. Il reçut la prêtrise des mains du cardinal Wiseman et alla étudier la théologie à Rome. Il revint, en 1854, en Angleterre, où il mit au service de la propagation de sa foi nouvelle beaucoup d'activité et une grande influence.

Devenu successivement prévôt du chapitre de Westminster, prelat domestique du pape, etc., il fut choisi, en mai 1865, pour succéder au cardinal Wiseman comme ar-

chevêque de Londres. Il a compté depuis, dans le clergé catholique, au nombre des plus ardents défenseurs du gouvernement temporel du pape, et non content de le soutenir par des manifestes et des mandements, il provoqua même des meetings en sa faveur. C'est par une lettre publique à ce prélat que le Saint-Père fit connaître aux ministres protestants le refus de les admettre aux discussions du concile de Rome.

Depuis lors, il s'est, en toute circonstance, tenu sur la brèche, défenseur infatigable de l'Eglise et de son chef infaillible. Les mesures prises en Allemagne contre le clergé n'ont pas eu d'adversaire plus déterminé que lui, et c'est avec la plus grande indignation qu'il s'élevait encore, dans un discours prononcé par lui, le dimanche 19 juillet, contre les rapports établis entre l'attentat dirigé contre M. de Bismark et le mouvement ultramontain en Allemagne.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

ESPAGNE.

Bayonne, 1.—Les carlistes sous Alvarez ont défilé et culbuté la colonne du général Lomo qui essayait de jeter des provisions dans Vittoria.

Madrid, 4.—Le cabinet de Zabalá a résigné. Le Senor Sagasta est appelé à former un nouveau ministère.

D'ici à peu de jours le gouvernement enverra un renfort de deux mille hommes à Cuba.

Les carlistes ont levé le siège de Pucercda.

Madrid, 4.—Les Carlistes se retranchent autour de Bilbao.

Le bombardement de Pucercda n'a causé que des dommages insignifiants.

Bayonne, 6.—Selon les nouvelles de sources carlistes, une bataille désespérée s'est livrée durant trois jours entre Castillo et Tablo, en Catalogne. Les pertes des républicains sont énormes.

Madrid, 6.—Le général Dominiquez est arrivé à Pucercda, après avoir défilé les carlistes sous Sebaillo. Les républicains ont souffert héroïquement, et la ville est remplie de blessés. Les carlistes ont été attaqués pendant qu'ils retraient de Pucercda et ont perdu 700 hommes, tués ou blessés.

FRANCE

Paris, 1.—Un grand nombre de pèlerins catholiques venant d'Angleterre sont arrivés ici en route pour Pontigny.

Le Temps, *l'Opinion Nationale*, et *le Bien Public* ont été condamnés à une pénalité nominale pour avoir publié la lettre du Maréchal Bazaine.

Paris, 2.—Les soldats formant partie de la garde destinée à veiller sur Bazaine, à Ste. Marguerite, qui avaient été arrêtés sous accusation de complicité dans son évasion, ont été remis en liberté.

Dix journaux bonapartistes, tous publiés en province, ont été suspendus par le ministre de l'Intérieur.

Paris, 4.—Le rapport officiel de la commission nommée pour faire une enquête sur les circonstances de l'évasion de Bazaine vient d'être livré à la publicité. Il accuse les généraux, en déclarant qu'ils ont été poussés par le colonel Villette, aide de camp de Bazaine, à faciliter la fuite du prisonnier, mais il absout la garnison de toute complicité.

Le comité de l'Assemblée Nationale s'est réuni hier, sous la présidence de M. Buffet.

M. de Mahé, député de la Gauche, attira l'attention sur les discours prononcés en Vendée par le capitaine Mun, qui encourageait ses auditeurs à suivre les exemples donnés par cette province au moment de la première révolution, et à tirer l'épée contre leurs ennemis.

M. Chabaud-Latour, ministre de l'Intérieur, répondit que le gouvernement ferait une enquête à ce sujet.

M. Picard demanda au gouvernement de mettre à effet la décision de l'Assemblée législative abolissant l'empire. Il dit que M. Berger, bonapartiste, candidat pour le département de Maine et Loire, avait lancé un manifeste électoral qui semblait mépriser cette décision.

M. Chabaud-Latour dit qu'il désapprouvait ce manifeste, mais qu'en intervenant il croirait porter atteinte aux libertés électorales.

Plusieurs membres de la Droite enregistrèrent leur protestation contre la reconnaissance du gouvernement du maréchal Serrano, le déclarant opposé à la France.

M. Chabaud-Latour répondit que la France avait agi d'accord avec les autres Puissances; il ajouta que des troupes avaient été envoyées sur les frontières pour protéger la neutralité.

Paris, 6.—Il y a eu des troubles sérieux à Mège, dans le département de Héronlt, le 4 septembre, anniversaire de l'établissement de la république. Les gendarmes ont fait feu sur les révoltés, dont un fut tué et 19 blessés.

ANGLETERRE.

Londres, 3.—Le marquis de Ripon a résigné sa position de Grand Maître de l'Ordre des Francs-Maçons. Il sera remplacé *ad interim*, par le Prince de Galles.

Le vapeur "Wyoming," qui a fait voile aujourd'hui, de Liverpool pour New-York, avait à son bord 400 mormons dont la moitié vient des différentes parties de l'Angleterre.

Londres, 5.—Le *Times* dit que le marquis de Ripon s'est fait catholique. La nouvelle reçue il y a quelques jours qu'il avait résigné la charge de Grand-Maître des Francs-Maçons, et que le Prince de Galles lui succéderait temporairement, a causé beaucoup d'excitation, qui est encore accrue parce qu'il a embrassé le catholicisme.

ALLEMAGNE.

Berlin, 2.—Aujourd'hui, anniversaire de Sedan, il y a des réjouissances dans toute l'étendue de l'empire. L'empereur Guillaume a passé la garde en revue et le soir Sa Majesté donnera un banquet auquel assisteront le Prince de Galles et d'autres personnages de distinction.

ITALIE.

Rome, 3.—Le Mont Etna est en éruption depuis samedi; les trois cratères vomissent des torrents de lave.

Le brigandage augmentant toujours, plusieurs régiments ont été envoyés en Sicile; une cour martiale a été établie pour punir promptement les coupables.

FAITS DIVERS.

Alfred Diggins a comparu devant la Cour de police de New-York sous la prévention d'avoir battu sa femme. Celle-ci se plaint que, lorsque son mari est ivre, il la bat comme plâtre.

Lorsque Diggins a paru à la barre pour subir son interrogatoire, il a dit qu'il était rentré chez lui quelque peu ivre et qu'aussitôt il s'était endormi sur une chaise. A son réveil qu'elle ne fut pas sa surprise et en même temps sa colère en voyant que pendant son sommeil sa femme lui avait rasé la tête, ne lui laissant qu'une petite mèche sur le sommet du crâne. Il découvrit alors sa tête au tribunal et exhiba un crâne nu comme un genou à l'exception d'une petite houpette qui allait de çà et de là.

La femme, forte en histoire sainte, avait jugé que si toute la force de Samson résidait dans ses cheveux, il devait en être de même de son mari et que ses cheveux rasés, ce serait lui le battu au lieu d'être le battant.

"J'étais joli garçon, mon juge, avant cet atroce événement, voyez ce que je suis maintenant."

Et l'auditoire de partir d'un éclat de rire qui gagna le tribunal lui-même.

Mais comme les cheveux rasés n'ont pas empêché la femme d'être battue, elle se souvient que le temps de Dalila et de Samson n'est plus, s'il a jamais existé.

Alfred Diggins a été condamné à une amende de \$120.

PROGRÈS DE SOREL.—Notre petite ville progresse rapidement. De nouvelles et fort belles constructions se sont élevées en grand nombre depuis deux ans, parmi lesquelles nous pouvons signaler celle de la Banque des Marchands, institution que, soit dit en passant, son caissier M. Taillon a su si bien populariser dans notre District. Nous apprenons que la Commission du Havre de Montréal a loué l'ancien établissement des MM. McCarthy, dans le but d'en faire le principal chantier du Havre et de placer ici tous leurs bâtiments, etc., ce qui donnera beaucoup d'ouvrage à notre population; la Cie. Allan a aussi fait l'acquisition de terrains voisins, dans le but d'y faire des quais, des docks pour le placement de leurs bateaux à vapeur, etc.; la Cie. du Richelieu, qui a déjà tant contribué à la prospérité de cette ville, se propose également de construire des docks et aussi d'élever un immense hôtel sur la belle et vaste propriété servant anciennement aux casernes, ce qui sera d'un grand avantage pour notre localité. Le site, près de deux rivières, est magnifique pour un hôtel et le terrain vaste. Des familles viendront ici passer la belle saison lorsque cet hôtel existera. Nos îles si attrayantes pour leur pittoresque et la pêche et la chasse qu'elles fournissent en abondance, nous auraient déjà amené de nombreuses familles durant la belle saison, si nous avions eu assez d'accommodations. Avec ce nouvel hôtel et ceux qui existent déjà, nul doute que Sorel deviendra aussitôt un endroit fashionable. La ville est belle, bien située, ses rues sont larges, bordées d'arbres, nous avons l'eau, nous aurons bientôt le gaz, les communications par eau sont faciles, de sorte que, avec de bons et grands hôtels, il y aura peu de localités plus attrayantes pour les familles. La population de notre ville augmente si rapidement que le besoin d'une nouvelle église est devenu urgent. Les procédés nécessaires sont en bonne voie et bientôt une nouvelle église s'élèvera au sein de notre petite ville.

PATATES D'UN NOUVEAU GENRE.—On écrit de St. Marc : M. Charles Blanchard, de cette paroisse, vient de trouver dans son jardin une espèce de patates qui laissent bien loin derrière elles les "Harrisson," dont les qualités productives sont tant vantées. Non contents de croître sous terre, ces tubercules ont enfin décidé de "prendre l'air." Semblables aux autres pommes de terre par la couleur, le goût et la forme, elle ne diffère de leurs sœurs que par leur position aérienne, et deux ou trois petites feuilles qui couronnent leur sommet. Elles croissent nonchalamment appuyées sur le pétiole des feuilles. Leur grosseur est celle d'un œuf de pigeon.

Un de ces derniers soirs, l'échivain Mullin étant à causer avec quelques amis sur la rue Sherbrooke, un homme de police trop zélé vint ordonner au groupe de se disperser sous prétexte qu'on encombrerait le trottoir. M. Mullin riposta par quelques paroles qui eurent l'effet de monter notre gardien de la paix, et finalement pour régler la difficulté, M. Mullin consentit à se constituer prisonnier et à se rendre à la station de police.

On peut se figurer la triste mine de l'homme de police lorsqu'en présence du sergent en devoir, on l'informa que son prisonnier n'était autre que l'un des pères de la cité et l'un de ses supérieurs comme officier public. Il va sans dire que l'affaire se termina comme une plaisanterie, et que l'homme de police se promit bien d'y regarder à deux fois avant d'arrêter des citoyens paisibles et respectables. On se plaint beaucoup de ce que certains hommes de police déploient un zèle insensé dans l'exécution de leurs devoirs. L'automne dernier, l'un de nos confrères bien connus de la presse montréalaise était empoigné violemment par un homme de police dans le bureau central de police pour avoir protesté contre les mauvais traitements infligés à un prisonnier. Son assaillant en fut quitte pour une amende de \$10. La semaine dernière, un autre membre de la presse M. Lynch, du *Star*, était assailli brutalement sur la rue sans aucune raison et acquitté par le recorder. L'homme de police dans ce cas a perdu sa situation et a été obligé de faire des arrangements avec M. Lynch pour réparer le tort qu'il lui avait causé.

BÉCANCOER.—Depuis quelques années l'Évêque des Trois-Rivières avait décidé d'ériger en paroisse séparée cette partie de Béancœur faisant face à la ville épiscopale sous le nom vocable de Ste. Angèle.

En 1870 malgré la division existant dans la nouvelle paroisse, la partie favorable à la construction de l'église se mit à l'œuvre et en quelques mois on vit surgir sur le côté sud une église modeste mais solide en pierre.

Trois ans après, en mars 1873, à la suite des prières ferventes à St. Joseph, le curé de la paroisse eut la consolation de voir réunis ses paroissiens jusque là divisés. Voici maintenant le côté extraordinaire de l'incident qui eut lieu lors de la réconciliation. Pendant la grande messe une petite fille devint tout-à-coup effrayée et dit qu'elle voyait la figure d'un homme sur la pierre, qui la regardait, son père la vit comme elle, et bientôt tous les assistants remarquèrent l'apparition de cette figure et on peut s'imaginer le tumulte qui s'ensuivit; depuis ce temps la figure existe toujours.

Sans vouloir donner un caractère surnaturel à ce fait par sa coïncidence, il y reste toujours un côté extraordinaire comme curiosité. La pierre qui porte cette figure est homogène et du genre quartz granitique, et cassée, et la figure apparaît sur

la face cassée, par conséquent la partie opposée doit porter la même empreinte, c'est fâcheux qu'on ne se soit pas aperçu de ce fait dans le temps pour le conserver, c'est même étonnant que le constructeur en prenant le niveau de la maçonnerie ne s'en soit pas aperçu, et encore bien plus étonnant que cette pierre qui se trouve entre deux stations du chemin de la croix n'ait attiré l'attention que trois ans après.

Quoi qu'il en soit la figure existe et visible à tout le monde. La pierre se trouve à droite en rentrant dans l'église entre les deuxième et troisième fenêtres.

Pour bien saisir les traits et l'expression de la figure il faut entrer par la porte de gauche et avancer de douze à quinze pieds, alors on se trouve en face d'une figure représentant les traits et jusqu'à l'expression du célèbre tableau du Guide, universellement connu sous le nom de "Ecce Homo."

PETITS SABOTS

(Suite et fin.)

VI

—Vous avez dit mourir? balbutia Bébé devenue blême.

Lise lui jeta une feuille déchirée dans laquelle elle pesait des fraises. C'était un journal vieux de trois semaines: il disait que le peintre Lionel dont la *Gretchen* avait fait sensation au salon de cette année là était gravement malade à Paris, en danger de mort.

Bébé lut avec un cri de détresse qui arrêta le rire brutal de Lise:—Malade, entendez-vous, il est malade murmura-t-elle l'œil fixe, et vous dites qu'il est pauvre?..

—Sans doute, fit la marchande de fruits en haussant les épaules, puisque c'est un peintre.

Elle jugeait les peintres d'après les nombreux rapins de sa connaissance.

—Vous avez été bien méchante envers moi, Lise, mais aujourd'hui je vous bénis, je vous aime, que Dieu vous récompense? dit Bébé d'une voix brisée. Puis sans ajouter un mot, elle glissa le papier dans son sein et s'enfuit. Il était malade, il était pauvre: comment hésiter? Tous les dangers, toutes les difficultés, s'effacèrent devant cette pensée. Elle courut jusque chez elle, puis, sans perdre une seconde, fit un petit paquet de linge et porta la clef de sa cabane au vieux Jehan. —Je m'en vais à la ville, lui dit elle. Si je ne reviens pas ce soir, voudrez-vous donner à manger aux poules, au sanzonnet et arroser mes fleurs? Faites-le pour l'amour de votre fille morte.

Elle ne lui laissa pas le temps de l'interroger. Chaque minute qu'elle perdait lui semblait précieuse et terrible. Bébé partit avec l'intrépidité de la jeune hirondelle, qui, du nord, où elle est née, s'envole d'instinct à tira-l'aile par-delà des mers inconnues vers des pays nouveaux, quand commence l'automne. Elle avait eu la force d'attendre en silence pour lui obéir, quitte à ce que la vie se tarit chez elle goutte à goutte: elle avait la force maintenant de se jeter dans des périls et des misères sans nombre avec l'unique espérance de pouvoir le servir.

VII

Il faisait nuit. Elle avait son petit manteau d'hiver en drap de Frise, ses sabots et un panier où elle avait glissé parmi son linge quelques œufs frais et le rameau bénit des dernières Pâques. Elle ne savait pas au juste où était Paris, mais, ayant vu tant de gens y aller et en revenant elle ne craignait nullement de ne pouvoir le trouver.

Bébé se rendit droite à la place du quartier Léopold, où les locomotives fument et grondent jour et nuit sur la voie ferrée. Des cloches sonnaient, des lumières s'entre-croisaient rapides, avec de longs sifflements; la foule se pressait bruyante, affurée.

—Pour Paris?... dit elle avec un accent de prière en suivant les autres voyageurs vers un guichet grillé.

—Vingt sept francs! Allons, vite! lui répondit-on.

Bébé demeura tremblante, attérée; elle n'avait jamais pensé à l'argent, elle ignorait que la jeunesse, la force, l'amour, la bonne volonté, la prière, ne comptent pour rien en ce monde-ci. Une inspiration lui vint: elle détacha ses agrafes d'argent et les tendit à l'employé:—Voudriez-vous prendre ceci, qui vaut beaucoup plus?

On se mit à rire autour d'elle. Le pauvre enfant restait les bras tendus, suppliante:—Emmenez-moi, de grâce, emmenez-moi! J'irai avec les moutons, avec les bestiaux, emmenez moi seulement!

Mais le tumulte grossissait; personne ne prit garde à elle, sauf un voleur qui lui arracha ses agrafes des mains et disparut dans cette cohue.

Ce qui lui parut être un énorme animal passa devant elle comme l'éclair en soufflant par ses naseaux d'airain des tourbillons de flamme et de vapeur; il y eut comme un roulement de tonnerre, puis tout entra dans la nuit; le train direct pour Paris venait de passer.

Un instant, Bébé demeura immobile, écrasée par ce bruit, ce désastre, cet abandon:—Ne pourrais-je donc partir sans argent?—demanda-t-elle à l'employé. Celui-ci la regarda d'un air de surprise et de pitié:—Vous devez certainement savoir que c'est impossible! dit-il en fermant son guichet.

Elle sortit sur la grande place, le cœur endolori, mais non pas abattu.—Ainsi, dit-elle à une vieille femme qu'elle connaissait un peu et qui vendait des jouets de bois à l'entrée de l'avenue, il n'y a aucun moyen d'aller à Paris sans argent?

La vieille secoua la tête:—Il n'y a rien à faire au monde sans argent.

—Est-ce loin pour y aller à pied?

—Loin! mon doux Jésus! C'est au cœur de la France, à deux cents milles et plus, dit-on. Je ne connais que mon garçon qui y soit allé à pied, et il est cordonnier, il sait ce qu'il en coûte de marcher. Maintenant il fait de bonnes affaires là-bas; non pas qu'il me le marque par écrit. Quand ils n'ont besoin de rien les gens m'écrivent pas.

—Votre fils est allé à pied, dites vous?

—Eh! oui, il y a une dizaine d'années. Il n'avait que quelques sous et son bâton, il a voulu tenter le sort. Après tout, nos pieds nous ont été donnés pour voyager. Si vous y allez et que vous le rencontrez, dites lui donc de m'envoyer quelque chose. Je suis lasse du métier.

Bébé s'éloigna résolue. Puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen que de marcher, elle marcherait. La fatigue

n'effrayait pas ses deux petits pieds, habitués à braver la poussière brûlante de l'été, les boues glacées de l'hiver, mais combien, hélas ! il faudrait de temps pour le rejoindre, et il était malade, elle le voyait devoir par la fièvre... Bah ! de bonnes âmes lui donneraient bien de temps en temps une petite place sur la charrette. Le monde avait toujours été bon pour elle, jusqu'en ces derniers temps. Pour atteindre Paris en quinze jours, il fallait faire des étapes de vingt milles ; elle en aurait la force. Bébée compta ses sous et ses œufs, en se disant qu'elle vivrait de cela. D'abord elle avait pensé lui offrir les œufs, mais l'important était d'arriver à Paris.

Elle fit une courte prière devant une petite chapelle au coin de la rue, essuya les larmes d'angoisse qui roulaient encore sur ses joues, et prit bravement la grande route sud-ouest de Paris.

La nuit était claire, étoilée. Bébée fit deux milles sans aucun effort, bien qu'elle n'eût jamais été aussi loin de sa vie qu'une fois à la kermesse de Malmes. Avec le mouvement et la pensée que ce mouvement la portait vers Lionel, il lui revenait quelque chose des douces visions d'autrefois ; elle souriait aux étoiles, et les peupliers agités par le vent lui faisaient l'effet des ailes et des épées d'une armée d'archanges. La route traversait la forêt ; elle y était à l'aise et rassurée comme les fauves eux-mêmes. A Boitsfort, ce fut différend : les restaurants en plein air, les tonnelles ouvertes aux amateurs d'excursions champêtres et devant lesquelles stationnaient des chars-à-bancs égayés de grelots, lui rappelaient trop vivement cette journée funeste et délicieuse où il l'avait embrassée pour la première fois. Elle frissonna et se mit à courir jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé la solitude. Minuit sonnait quand elle atteignit le vieux prieuré en ruines de Groenendael. Le village tout entier dormait. Elle avait froid, elle était lasse ; cependant elle n'osa frapper à aucune porte et continua son chemin sans faire de mauvaise rencontre ; tout au plus quelques rares passants, prenant cette petite forme grise, qui trottaient dans deux petits sabots, pour une paysanne des environs qui se rendait à la foire, lui souhaitèrent-ils une bonne nuit en flamand. Quand l'aube commença de blanchir les plaines à l'orient, elle fit halte sous un hangar rempli de trèfle sec et y dormit deux heures ; mais elle se hâta ensuite de baigner son visage au ruisseau voisin et de déjeuner d'un sou de lait dans la première chaumière qu'elle rencontra pour reprendre sa route au plus vite, en récitant son chapelet. La forêt l'entourait toujours avec ses mille chansons d'insectes et d'oiseaux. Non, Dieu ne le laisserait pas mourir... avant du moins qu'elle ne l'eût embrassée pour mourir avec lui.

A Rixensart, enfoui dans la verdure, des paysannes lui proposèrent avec bonté de partager leur repas, et remarquèrent entre elles qu'elle avait l'air d'un petit Jésus.

Réconfortée tantôt par un peu de la nourriture et une bonne parole, tantôt par quelques heures de repos dans une étable, tantôt par ses propres pensées, car l'espoir seulement de toucher la main de Lionel, d'entendre sa voix, faisait vibrer dans son cœur comme un chant d'alto, elle arriva en passant par Ottignies, La Roche, Villers, Tilly, Ligny, Fleurus, aux champs de fer et de charbon qui entourent Charleroi. Là elle demeura consternée devant la sombre et bruyante laideur de ce qui lui parut être l'enfer. Cette épaisse poussière, pareille à de la suie, ces mineurs, ces verriers, ces cloutiers nus, hâves et noirs, le blasphème à la bouche, ces femmes, qui n'avaient plus figure de femmes, ces enfants déguenillés qui hurlaient ou qui lâchaient leurs chiens après elle, le fracas qui résulte de l'activité incessante de quatre-vingt mille ouvriers, tout cela ne ressemblait à rien qu'elle connût. Elle préféra ne pas dormir cette nuit-là plutôt que de pénétrer dans aucun de ces antres, et lorsque Charleroi fut derrière elle, il lui sembla, pauvre fille, avoir vieilli de dix ans, depuis l'époque où elle filait paisible dans son petit jardin. La vue même de la vallée de la Sambre ne ranima guère ses forces épuisées par le manque de sommeil et de nourriture. Elle n'osait dépenser trop vite son mince trésor, et se serait fait scrupule de mendier. D'ordinaire, cependant, on était bon pour elle, la voyant si jeune et si pauvre, on lui eût donné l'hospitalité, si elle eût voulu s'arrêter ; mais comment aurait-elle cédé à la fatigue dans l'ignorance où elle était de ce qu'il devenait à Paris ? Tout au plus faisait-elle halte dans les églises de village, le temps de prier pour lui. Ses petits sabots étaient si usés qu'à travers les pieds sentaient la chaleur de la route.

Quand elle atteignit la frontière, elle crut voir tous le pays, qu'elle venait de parcourir tourner autour d'elle ; cet étourdissement se dissipa, chassé par une nouvelle angoisse. Le pire de tous les obstacles, le plus imprévu, le plus incompréhensible pour elle, était encore à surmonter. Elle n'avait point de papiers, on la repoussait comme une criminelle. Bébée ne savait rien de la loi, mais elle comprit vaguement qu'il lui était défendu d'entrer en France, et se laissa tomber sous un arbre avec des sanglots de désespoir. Pourquoi ne passerait-elle pas ? C'était la même route, les mêmes haies, les mêmes maisons blanches, les mêmes paysans en blouses bleues, les mêmes attelages de bœufs ; elle ne voyait point de séparation, point de différence, et ces hommes lui disaient qu'elle était en Belgique, qu'ils étaient en France, qu'elle ne passerait pas ? Cette déclaration faite, ils lui tournèrent le dos. Les nuages blancs continuaient à voyager vers le sud, mais elle, elle pouvait mourir ici, tandis que lui mourrait là-bas ; nul ne s'en souciait.

Un colporteur passa cependant, chargé d'horloges de la Forêt Noire. Il s'arrêta pour lui demander ce qu'elle avait. Aussitôt elle fut à genoux devant lui. — Venez à mon secours, ayez pitié de moi ! je suis venue à pied de Bruxelles, mon pays, et les soldats refusent de me laisser passer parce que je n'ai pas de papiers... Quels papiers ! Je n'ai jamais fait de mal, je ne dois pas un sou à personne, j'ai marché tout le temps. Est-ce de l'argent qu'il veut ? Je n'en ai pas. On m'a volé mes agrafes, et si je n'arrive pas enfin à Paris, je ne les reverrai plus jamais. Plus jamais, grand Dieu !

Ses cris, ses larmes, touchèrent le colporteur, qui avait vu des gens de toute sorte et savait reconnaître la vérité du mensonge. — Levez-vous, fit-il tout bas, et je vous ferai passer. C'est contre la loi, je risque d'être mis en prison, tant pis ! Ma fille est restée à Marbois avec un amoureux ; son nom et son signalement serviront pour vous. Je ne sais qu'elle est votre peine, mais elle est grande, et vous êtes gentille, pauvre petite ! Debout, suivez moi, pas un mot surtout ! Il faut que l'on vous prenne pour une Allemande muette comme souche.

Elle obéit, ne comprenant rien sauf qu'il était bon et qu'il la ferait passer en France.

Alors le bonhomme joua fort bien une petite comédie pour tromper les douaniers, la grondant d'avoir perdu son chemin, de n'être pas restée avec lui, de pleurer comme une sottise. Les douaniers regardèrent Bébée tout juste, examinèrent les papiers, et les laissèrent passer tous deux. — Maintenant, dit le colporteur, ne me remerciez pas et ne faites pas mine de me quitter, nous sommes encore trop près de la douane. Racontez moi votre histoire plutôt.

Mais Bébée ne pouvait parler ni de lui ni d'elle-même, et son silence offensa le colporteur, qui l'appela ingrâte, en regrettant, disait-il, de ne l'avoir pas abandonnée à son sort, car qui ne l'empêcha point, après l'avoir rudoyé, de lui glisser de force une pièce d'argent dans la main lors qu'il se sépara d'elle sur le chemin de Saint-Quentin.

Ce chemin était plat et triste, mais d'un aspect qui lui rappelait son Brabant natal ; elle était à bout de forces, mais elle se sentait en France dans sa patrie à lui, Dieu était bon !

Cependant Bébée avait parfois le vertige, le sol semblait trembler sous ses pas, ou bien elle s'éveillait en sursaut dans des lieux inconnus, croyant voir la vieille Marie ; mais Marie ne pouvait lui faire de mal, elle n'avait pas peur. Jamais en somme, depuis le soir où il lui avait dit adieu, elle n'avait été aussi heureuse. A mesure que son corps devenait plus faible, son imagination s'exaltait. Elle se rappelait nettement tout ce qu'elle avait appris dans les livres. Certes, auprès de lui, elle allait être encore bien ignorante... un peu moins pourtant : elle se promettait de lui faire la lecture, elle se voyait à genoux devant lui, le soignant, le servant, l'adorant, trop récompensée s'il daignait seulement l'effleurer de ses lèvres. Les pensées de Bébée n'allaient pas au delà. Quand l'amour atteint ce degré de ferveur, il ne se souvient que de lui-même, le reste cesse d'exister.

Quiconque se rappelle le monde extérieur peut jouer avec la passion ou s'amuser du sentiment ; il n'aime pas. Bébée n'entendait rien de ce qu'on lui disait, n'avait point conscience de ce qu'elle faisait, sauf de marcher, de marcher toujours, sur la route qui se déroulait comme un interminable ruban pâle. Dans ses yeux bleus finit par s'allumer une flamme intense qui effrayait ceux qui la rencontraient ; ils la croyaient prise de fièvre ou folle.

Sa jupe était déchirée par les ronces, tachée par toutes les intempéries des saisons ; elle n'avait songé que de ses boucles blondes auxquelles il tenait tant et sur lesquelles il promènerait bientôt sa belle main effilée. Quinze jours après celui où elle avait quitté son village, Bébée vit Paris resplendir au soleil. Le moyen de se reposer main enant si près du but ! Ses oreilles bourdonnaient, sa tête était alourdie par une douleur persistante. Quelqu'un qui cueillait des cerises dans un jardin de banlieue lui demanda : — Êtes-vous malade ? — Bébée répondit avec un radieux sourire : — Je ne sais pas, je suis contente !

Il y avait vingt-quatre heures qu'elle n'avait mangé quand elle passa une rivière dorée par le soleil couchant. Paris l'environnait dans sa gloire ; mais le pigeon qui regagne son pigeonier ne regarde pas autour de lui. Personne ne fit attention non plus à cette petite paysanne qui portait sur l'épaule un paquet au bout d'un bâton. Il en vint tant d'autres à Paris. — Bien qu'elle ne regarda rien, Bébée aperçut quelques paquets de roses moussues qu'un bouquetier vendait sur le quai, comme elle avait vendu les siens devant la Maison du Roi. Il ne lui restait que deux sous, elle acheta deux de ces petits boutons que Lionel avait aimés. Le bouquetier lui indiqua la rue qu'elle cherchait ; il lui semblait maintenant avoir des ailes et entendre autour d'elle une délicieuse musique. Bébée tira son chapelet de sa poche et dit rapidement quelques Ave d'actions de grâces.

La nuit était venue quand elle entra dans la maison de Lionel. Elle prononça son nom à voix basse comme si c'eût été une chose sacrée qu'on ne pouvait nommer tout haut. Le concierge lui indiqua l'étage et se mit à rire en écoutant ses sabots cliquer lugubrement sur les marches. Elle en compta dix, vingt, trente, quarante, trois étages enfin ! — Il faut qu'il soit bien pauvre, pensa-t-elle, pour demeurer si haut ! — Et cependant la maison était belle, on eût dit un palais.

Le cœur de Bébée battait si fort qu'elle était comme suffoquée, ses membres tremblaient, elle avait devant les yeux un brouillard rouge, mais elle remerciait Dieu à chaque marche. Encore un instant, et elle verrait le visage du seul être qu'elle aimât au monde. — Comme il sera content ! se répétait-elle pour combattre une inquiétude éveillée pour la première fois. Ne le fit-il pas, qu'importait après tout ? Puisqu'il était malade, elle serait là pour le soigner et quand il guérirait, si lui ordonnait de s'en aller, eh bien ! on pouvait toujours mourir.

Elle était devant la porte ; elle sonna. La porte parut s'ouvrir d'elle-même, et, n'apercevant personne, elle avança. Elle vit des lampes allumées, elle respira des parfums lourds, étranges ; il y avait dans toutes les chambres une profusion de tapisseries, d'armes, de vieux tableaux qu'elle trouva tristes et magnifiques. Le clic clac de ses sabots était étouffé par l'épaisseur moelleuse des tapis. Non, ce n'était pas la demeure d'un homme pauvre.

Une terreur profonde la glaça. Au bout de la troisième chambre, elle se trouva devant un rideau qu'elle écarta timidement. — C'est moi, Bébée, dit-elle en tendant les deux boutons de roses moussues.

Les paroles moururent sur ses lèvres ; elle demeura immobile, rivée au sol. Une grande chambre éclairée à demi

lui était apparue comme en rêve. Étendu sur son lit, le coude enfoncé dans un oreiller de dentelles, il jouait aux cartes. Des femmes parées, dont les cheveux flottaient artistement crépelés, des hommes qui riaient et qui buvaient entre eux, faisaient cercle autour du lit, et, plus rapprochée de lui, Bébée vit surtout, dominant toute cette scène, une belle créature brune et rieuse qui lui fit l'effet de quelque serpent velouté. Des nuages de fumée, des éclats de voix joyeuses et perçantes, l'odeur du vin et des fleurs troublèrent ses sens ; elle resta là, pétrifiée, ses boutons de roses à la main. Soudain elle les laissa tomber, et avec un cri déchirant, se détourna.

Lionel, à ce cri, avait levé la tête. Il la vit et poussa un sourd blasphème ; mais Bébée était déjà loin. Elle avait fini à travers les salons vides et l'escalier comme un lièvre devant la meute ; elle courait maintenant le long des rues éclairées. Elle continua toujours ainsi jusqu'à la rivière et arrivait au bord quand un bras d'homme vigoureux la saisit, l'arrêta. La malheureuse lutta contre lui, — Laissez-moi mourir ! laissez-moi ! cria-t-elle, s'élançant de toutes ses forces vers l'eau silencieuse qui semblait l'attendre puis elle perdit connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, le visage de Jeannot était penché, tout humide de larmes, sur le sien. Il était parti pour Paris en apprenant sa disparition du village, il l'attendait depuis de longs jours à la porte de la maison de Lionel. Bébée recula en frissonnant, et l'œil sec, égaré : — Ne me touchez pas, emmène-moi !

Ce fut tout ce qu'elle dit. Elle ne parut jamais remarquer comme un fait étrange qu'il se fut trouvé là, au bord de l'eau. De son côté il ne lui adressa aucune question et l'emmena, puisqu'elle le voulait. Dans le wagon, elle se tenait droite et muette, l'expression de son visage effrayait Jeannot. Quand il voulait la toucher, elle se rejetait en arrière, tremblante. Le pauvre brûleur de charbon finit par se blottir dans un coin pour pleurer comme un enfant, le visage caché entre ses mains. Cette affreuse nuit se passa de la sorte ; elle ne comprit rien de ce qui lui arrivait jusqu'à ce que, entrant vers l'aube dans son petit jardin, elle entendit le sansonnet crier : — Même alors elle promena autour d'elle des regards effarés, sans prononcer une parole. Ces seize jours étaient-ils un rêve ? Elle n'en savait rien.

Les femmes du village, que Jeannot appela, s'empresèrent d'accourir en déplorant la dureté dont elles s'étaient rendues coupables. Elles la déshabillèrent, la mirent au lit. Bébée les laissa faire. Tout ce que put raconter Jeannot fut qu'il l'avait trouvée à Paris et qu'il l'avait empêchée de se noyer. Les voisines se reprochèrent entre elles de lui avoir fermé leurs portes et leurs cours ! Les trous dans les semelles des petits sabots les touchaient profondément. Qu'avait pu voir la pauvre petite dans ce terrible Paris qui l'eût changée à ce point ? Elles ne s'en doutaient pas ; Bébée n'en parla jamais.

Le coq chantait gaieusement au soleil, les abeilles bourdonnaient dans les poiriers fleuris, les feuilles jetaient sur le sol leur ombre capricieuse. Tout était exactement de même que l'année précédente, où Bébée s'était éveillée dans la joie d'avoir seize ans ; mais Bébée, inerte sur son petit lit, ne paraissait reconnaître personne.

Jeannot resta tout le jour assis sous la porte auprès du rouet abandonné, la mère Krebs la gardait, le vieux Jehan murmurait sans cesse : — Morte aussi !

Le soleil allait se coucher, quand Bébée, se soulevant, appela tout à coup. On courut vers elle. — Allez me chercher un bouton de rose, de ceux qui ont de la mousse, dit-elle — On lui en apporta un tout humide de rosée. Elle le baisa et le coucha dans un de ses petits sabots.

— Vous lui enverrez cela, reprit-elle épuisée ; vous lui direz que j'ai marché tout le temps. — Sa tête retomba, la vie s'éteignit de nouveau sur ses traits.

Les voisines avaient laissé le bouton de rose dans le sabot, sans comprendre ce qu'elle voulait dire.

La nuit venue, Jeannot était en prière à la chapelle des Sept Douleurs avec le curé, la mère Krebs dormait sur sa chaise ; elle était vieille et avait beaucoup travaillé. Une seconde fois Bébée regarda autour d'elle. Ses deux pieds se reposèrent à terre, ces jolis pieds qu'il avait voulu vêtir de bas de soie. Pauvres petits pieds ! elle les plaignait, ils l'avaient si bien servie, ils étaient si las ! Son corps, son cerveau, lui faisaient mal. Elle baisa le bouton de rose une fois de plus et le remit dans le sabot, en pensant qu'elle était dans une grande ville, bruyante, insensible, avec la rivière tout près et ses rêves morts qui s'en allaient à la dérive.

En un instant, elle fut debout. La porte sur le seuil de laquelle elle avait filé, chanté pendant mille heureux jours, était ouverte. Les lis se balançaient au vent, elle ne les reconnut pas. Là-bas s'élevait la pièce d'eau, l'eau douce et calme, assombrie par l'ombre des noisetiers et des saules, où les cygnes dormaient dans les roseaux, où se berçaient les larges nénéfars ; mais elle prenait cette eau amie pour la cruelle rivière de la ville étrangère, et elle sortit dans les allées familières à son enfance, elle courut faiblement parmi les buissons, se croyant toujours au milieu des rues de Paris. — Il n'a pas besoin de moi ! dit-elle, il n'a pas besoin de moi ! D'autres femmes sont là.

Puis avec un petit cri tremblant comme celui de l'oiseau qui reçoit du plomb dans l'aile, elle demeura une minute en suspens au-dessus de l'eau et lui tendit le bras. — Il n'a pas besoin de moi, et je suis lasse, mon Dieu !

Elle se pencha en avant, telle qu'un enfant fatigué qui se traîne vers sa mère, et laissa les eaux vertes et profondes la reprendre où naguère on l'avait trouvée souriante parmi les nénéfars. Là, elle reposa bientôt paisible, le visage tourné vers les étoiles. Elle n'avait été que Bébée : les voies de ce monde s'étaient trouvées trop rudes pour elle.

Quand les messagers de Lionel arrivèrent ce jour-là, ils ne purent que lui rapporter un bouton de rose mort et une paire de petits sabots percés par la marche.

— Quelqu'un m'a aimé une fois, dit-il aux femmes qui s'étonnaient de voir ces sabots chez lui.

DE TOUT UN PEU

L'année 1874 sera une époque climatérique dans les annales du sport américain. Le *Goldsmith Maid*, aux dernières courses de Rochester, a accompli un mille en 2 1/4 en trottant sous harnais. Cet exploit n'a jamais été surpassé. Il n'y a pas bien longtemps, on était abasourdi en apprenant que *Lady Suffolk* avait couru un mille en 2 2/5, ce qui lui valut le titre de Reine de Turf. Tous les sportsmen tombèrent des nues en constatant que *Flora Temple* avait parcouru la même carrière en 2 2/4 et l'on crut dans le temps que ses lauriers resteraient toujours verts. Mais nouvelle déception. *Lady Thorn* courut la même distance en 2 1/5, la battant d'un quart de seconde. Le fameux *Dexter* qui fut vendu \$30,000, fit pâlir *Paurolé* de *Lady Thorn* en faisant son mille en 2 1/5.

Goldsmith Maid n'est devenue la Reine du Turf qu'à l'âge de dix-huit ans.

L'officiuse *Agence Havas*, dit *L'Univers* du 11 août, rapportait hier une visite de M. le comte de Chambord, à Karlsbad.

Nous avons eu aussi, sur cette visite, des détails précis et nous sommes persuadés qu'ils toucheront profondément les catholiques de France. Nous les aurions peut-être gardés pour nous, n'ayant pas l'habitude, plusieurs ne l'ignoraient pas, de dire tout ce que nous savons. Mais puisque l'*Agence Havas* parle et le fait de travers, nous croyons aussi devoir dire un mot.

M. le comte de Chambord, allant de Marienbad, où il réside, rendre une visite au grand duc de Toscane, a passé le mercredi 5 août par Karlsbad, et apprenant que Mgr. l'archevêque d'Alger, qui y est depuis un mois en traitement pour une grave affection du foie, se trouvait encore, il eut la pensée touchante, chrétienne, royale parce qu'elle est paternelle, de porter à un évêque de France, malade loin de son pays, la joie et l'honneur de sa présence.

Mgr. l'archevêque habite au haut de Karlsbad, un petit appartement au quatrième étage d'une hôtellerie. Le roi seul, accompagné d'un de ses gentilshommes, se rendit incognito à la demeure du prélat.

Celui-ci était occupé à écrire dans sa petite chambre lorsqu'il entendit frapper à sa porte.

— Entrez ! dit-il.

— Mgr le comte de Chambord ! dit le compagnon du prince.

Et celui-ci, souriant de la surprise de l'archevêque :

— Oui, c'est moi, qui viens visiter un évêque de France malade et me recommander à ses prières.

Que s'est-il dit entre ce prince et cet évêque français, dans les tristes et graves circonstances où se trouve le monde ? nous l'ignorons.

Ce qu'on nous écrit, c'est que, au moment de quitter l'archevêque, qui l'avait respectueusement accompagné jusqu'à la porte de l'hôtel, le comte de Chambord lui a demandé de le recommander aux prières des catholiques de France. Il y a là la bonté touchante et la foi respectueuse d'un prince chrétien qui rencontre un évêque français malade sur sa route, veut honorer en sa personne l'épiscopat français tout entier, en un temps où l'on emprisonne, où l'on persécute partout les évêques.

Poésies et complaintes sur l'évadé Bazaine abillent de toutes parts.

Nous regrettons de ne pouvoir les enregistrer toutes.

Nous ne pouvons cependant résister à l'envie de citer le quatrain suivant :

Salut au vaillant capitaine
Qui sut deux fois en peu de temps
Perdre les clefs de la Lorraine
Et retrouver la clef des champs.

Un mot exquis du marquis de Pérouse, qui vient de mourir à Nogent, après en avoir été maire pendant quarante années consécutives.

Devenu aveugle pendant les quinze dernières années de sa vie, il est un jour accosté, étant au bras de son domestique, par un mendiant implorant la charité :

— Donnez-moi deux sous, dit-il à voix basse son valet de chambre.

— Monsieur, je suis aveugle ! glapit le malheureux, qui n'avait rien entendu.

— Oh ! alors, donnez-moi en cent, reprend vivement le marquis à son serviteur, c'est un confrère.

Calino vient d'arriver à Paris.

— Connaissez-vous déjà Paris ? lui demanda une dame.

— Certainement, du temps que j'habitais Versailles je venais toutes les semaines y passer une quinzaine de jours.

On se souvient qu'un projet de duel existait entre MM. José Ferrer de Couto, propriétaire du journal espagnol *El Cronista*, et de Luna, rédacteur du journal cubain *La Independencia*. Ces deux messieurs ayant été arrêtés et mis sous caution "pour tenir la paix," il fut décidé que le duel aurait lieu en Europe et, comme M. de Luna ne pouvait pas s'absenter, qu'il serait remplacé par le colonel Pio Rosado, qui, dans le projet primitif devait être l'un de ses seconds. M. de Couto et le colonel Rosado, sont en conséquence partis, de Québec, par le steamer *Circassien*, le 1er août et arrivés à Liverpool le 13. Une dépêche particulière an-

nonce qu'ils se sont battus au pistolet dans un faubourg de Bruxelles (Belgique), et que M. de Couto a été blessé.

Une autre dépêche de New-York en date du 29 ult., nous apprend que M. de Couto est mort de ses blessures.

BAZAINE EN ITALIE. — Le vapeur qui a recueilli Bazaine est le *Barone Ricassoli*, capitaine Cocchi, appartenant à une compagnie de navigation de Gènes. Il avait vingt-deux hommes d'équipage et deux passagers à bord.

Il stationnait à l'est de l'île Sainte-Marguerite depuis six heures du soir. Il est parti à une heure du matin.

Le *Barone Ricassoli* a été nolisé à Gènes par l'intermédiaire d'une personne étrangère établie en Italie.

Le prix de location était de mille francs par jour et s'est élevé en totalité à six mille francs.

Le capitaine ignorait la qualité du personnage auquel son navire était destiné et croyait aller chercher des princes étrangers en villégiature en France et désireux de se rendre au golfe Juan à Gènes par mer. Aussi ce capitaine fit-il quelque résistance lorsqu'il sut la véritable destination de son navire.

Ce n'est que sur l'insistance de M. X...., qui se trouvait à bord et qui invoqua le texte du contrat intervenu entre les propriétaires du navire et la maison d'affrètement qui s'était chargée de l'opération, que le capitaine finit par céder.

En arrivant à Gènes, le maréchal qui avait pris l'attitude et la qualité de domestique de sa femme, descendit derrière celle-ci, qui se donnait pour la femme de M. Rull, son cousin, en portant sur l'épaule une malle avec laquelle il dissimulait son visage.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à l'hôtel Feder, qui se trouve, du reste, tout près du quai et du port Franc.

L'incognito avait été néanmoins dévoilé par l'équipage du *Barone Ricassoli*, et le bruit se répandit bientôt que le maréchal était descendu à l'hôtel Feder.

Un rassemblement se forma, qui, sans présenter rien de bien inquiétant, ne laissa pas de causer quelque embarras au maréchal et au maître d'hôtel.

Ce dernier même ne parvint à le dissiper qu'en affirmant que ses hôtes s'étaient dirigés, aussitôt arrivés, vers la gare de l'Acquaverde, où ils auraient pris leurs billets pour Milan.

La *Gazette de Cologne*, du 16, dit que Mme Bazaine vient d'aller à Spa pour chercher ses enfants. Elle a adressé au ministre de l'intérieur, général de Chabaud-Latour, une lettre où elle décrit ainsi qu'il suit la fuite de l'ex-maréchal :

Spa, 16 août 1874.

" Monsieur le ministre,

" A mon arrivée à Spa, je lis dans les journaux qu'à la suite de la fuite du maréchal ont eu lieu plusieurs arrestations. J'avais l'intention de vous écrire au sujet de cette affaire ; aujourd'hui, cela m'est un devoir.

" Ne cherchez point de complices ; il n'y en a point. Mon neveu, M. Alvarez de Rull et moi, nous avons tout fait. Voyant qu'aucun changement n'était apporté au traitement infligé au maréchal et que ce traitement menaçait d'abréger sa vie, je résolus de le déterminer à s'évader. En conséquence, je priai mon neveu de m'aider ; sa position indépendante le lui permettait. Nous nous donnâmes le mot de faire tout par nous-mêmes pour ne compromettre personne.

" Je vous communique les détails précis de l'événement en exprimant l'espoir que je réussirai à éclairer la justice et à empêcher que des innocents ne soient retenus plus longtemps en prison.

" J'ai quitté Spa le 29 juillet, accompagnée de mon neveu, dont le dévouement a été à toute épreuve. Nous nous rendîmes à Gènes, où nous arrivâmes le 2 août. Le lundi 3 août nous allâmes à la compagnie Peirano Danovaro, pour louer un vapeur sous prétexte de faire une excursion sur la Méditerranée et à condition que le vapeur serait entièrement à notre disposition. Samedi, le 8 août, à cinq heures du matin, nous sortîmes du port de Gènes et nous arrivâmes dans la matinée à Port-Maurice où le mauvais temps nous força de coucher. Le lendemain 9 août, nous arrivâmes à San Remo, où nous passâmes la journée. Vers 3 heures nous donnâmes au capitaine l'ordre de se diriger vers le golfe Juan, lui disant que nous voulions faire chercher un domestique dans une villa située sur la côte.

" Le capitaine ignorait notre dessein. Le maréchal avait été informé par des mots que j'avais écrits dans mes lettres avec de l'encre sympathique, qu'aussitôt après l'arrivée d'un vapeur dans le golfe Juan il devait faire des préparatifs pour descendre de l'île dans la nuit. Lorsque le capitaine partit pour faire viser ses papiers dans le golfe Juan, il nous demanda où nous voulions aller et à quelle heure nous voulions partir. Nous lui répondîmes : Nous allons à une villa située tout près d'ici, pour y prendre un domestique et peut-être aussi une femme de chambre, et puis, vers minuit, nous retournerons à Nice.

" A sept heures et demie nous quittâmes le vaisseau dans un de ses canots et nous nous fîmes conduire à terre dans le voisinage de la Croisette, pour ne pas compromettre même un matelot du navire. Nous allâmes à pied à la

Croisette où nous louâmes une barque pour faire une partie de plaisir. La mer était très agitée et nous savions à peine ramer ; nous n'atteignîmes donc le pied du fort qu'entre neuf heures et demie et dix heures.

" A ce moment nous vîmes le maréchal glisser le long d'une corde, et pour lui indiquer où était la barque, nous allumâmes une allumette. Le maréchal nous répondit en allumant de son côté une allumette, pour nous montrer le point jusqu'auquel il était descendu.

Un peu plus tard, il se jeta à la mer pour s'approcher de la barque. Lorsqu'il voulut y entrer, mon neveu dut l'aider, car le maréchal avait reçu des contusions et ses forces étaient épuisées. Alors nous trois nous cherchâmes à atteindre le bateau du vapeur qui devait nous attendre à l'endroit où nous l'avions quitté. Nous le retrouvâmes après avoir vaincu de grandes difficultés, nous y entrâmes et nous dîmes à un des matelots de ramener la barque à la côte.

" Dès que nous fûmes à bord du navire, mon neveu et moi nous donnâmes au capitaine l'ordre de partir, puis qu'il était déjà l'heure du matin, et de se diriger droit sur Gènes, où nous débarquâmes le 10 août, à 11 heures du matin.

" Voilà, monsieur, la vérité. J'ai l'honneur de vous saluer.

" La maréchale BAZAINE."

La scène se passe dans le palais de justice de Montréal, pendant une séance de la Cour du Banc de la Reine. On fait le procès d'un homme accusé d'assaut grave. Un honnête cultivateur donne son témoignage. Un avocat de la défense lui fait subir le supplice de la question ordinaire et extraordinaire.

L'avocat—Le prisonnier était-il armé quand il entra dans la résidence du nommé X ?

Le témoin—Non, Monsieur il avait une canne.

L'avocat—Quelle espèce de canne ?

Le témoin—Une canne qui avait une un *jim* au bout.

Le juge—Témoin, que voulez-vous dire par un *jim* ?

Le témoin—Vous comprenez bien, Votre Honneur, un *jim* râbette !

La cour fut satisfaite de sa réponse.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCES.

En cette ville, le 6 Septembre, la Dame du Dr. L.A. G. Jacques, un fils.

Le 6 courant à Côteau-Landing, la Dame de L. A. Gladu, écrivain, agent de *L'Opinion Publique*, a mis au monde une fille.

A Northampton, Mass., le 24 Août, la Dame de M. Gilbert Desrosiers, un fils. Parrain et marraine : M. et Madame Adolphe Menard.

MARIAGES.

A Montréal, le 2 courant, à l'église de Notre Dame, par le R. v. d. M. Gibaud, Magloire C. Du Mont, écrivain, à Delle, Juliette Gagnon ; C. Gagnon, écrivain, à Delle. Esilda Leblanc, Garçon et fille d'honneur : D. R. Du Mont, frère du marié et Mlle. Brigitte Sénécal.

DÉCÈS.

A St. Roch, Québec, le 30 Août, à l'âge de 74 ans et 4 mois, Dame veuve Et. Legaré, mère de notre agent à *L'Opinion Publique*, à Québec.

Académie Commerciale Catholique

DE

MONTREAL

699, rue Ste. Catherine.

AVENUE DU PLATEAU.

Cette institution vient d'ajouter à son programme des études un cours polytechnique complet. Ce cours a été fondé il y a six mois à peine par l'honorable ministre de l'Instruction Publique, si désireux de voir les hautes connaissances industrielles se répandre parmi la jeunesse canadienne.

Nous invitons tout spécialement les jeunes gens qui se sentent des dispositions et de l'aptitude pour les grandes industries manufacturières, les exploitations minières, le génie civil, l'architecture, l'arpentage, la mécanique, etc., à venir suivre ce cours placé sous la direction d'un habile professeur formé dans les Ecoles Professionnelles de France.—Le cours comprend trois années d'études. Une classe préparatoire est ouverte afin de faciliter l'entrée de l'école polytechnique aux élèves qui n'auraient pas terminé leurs études dans un collège classique.

Le programme détaillé des cours sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande.

Le Cours Commercial continuera comme par le passé, seulement la classe où l'on s'occupe exclusivement d'affaires dans le but d'initier plus promptement les élèves à la pratique des transactions commerciales formera un département indépendant des autres classes. Des Bureaux sont établis pour traiter fidèlement les affaires de Banque, de Douane et de Commerce en général. Aussitôt qu'un élève est prêt à subir son examen et qu'il le passe à la satisfaction des examinateurs, on lui délivre son Diplôme.

Cette année les Cours Primaires seront transportés dans une maison en briques, voisine de l'Académie, dont M.M. les Commissaires ont fait l'acquisition pour cette fin.

La rentrée des élèves aura lieu, LUNDI, le 31 AOUT.

Pour les conditions et autres informations s'adresser au Principal, à l'Académie.

U. E. ARCHAMBAULT,
Principal.

APPRENTIS DEMANDES.

On a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

EVITEZ LES CHARLATANS.

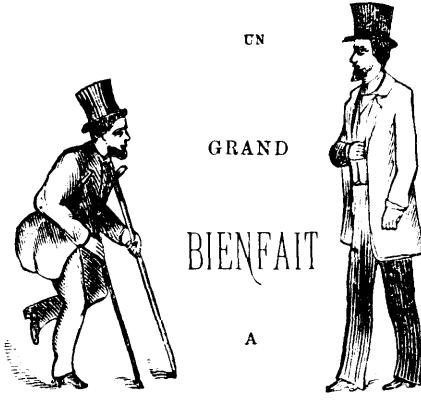
Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Adresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4 40-1 an.

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, C'EST VAINCRE CHEZ TOUS LES EPICIERIS RESPECTABLES. 4-78 22.

INFALLIBILITE!



GRAND BIENFAIT

L'HUMANITE SOUFFRANTE

LA PLUS

Grande découverte du Siècle pour la première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recourait dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le connurent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation du célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats-Unis ; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les "Artifices du Commerce," sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous garantissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu ; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin ; nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai.

Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'atouts dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON,
Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de
NORTHROP & LYMAN,
Scott Street, Toronto.
Agents pour Ontario.

Prix \$1.00 la bouteille ; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 1 473.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, l. Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine Montréal, Canada.